

revue de création littéraire

LA BONANTE

2018



Cette publication a été rendue possible grâce  
au soutien du Département des arts et lettres et du  
Vice-rectorat à l'enseignement, à la recherche et à la création  
de l'Université du Québec à Chicoutimi

Conception et réalisation | Guylaine Munger

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traductions  
réservés  
© LA BONANTE 2018

ISSN 0380-4860

PRÉSENTATION

<i>La vie en rose</i> Cynthia Harvey .....	6
---	---

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX

<i>AESTHETIC de rêver que tu meurs d'un overdose d'héroïne et de Xanax comme Lil Peep</i> Alexandra Tremblay.....	11
--	----

DEUXIÈME PRIX

<i>La Jérusalem du Nord</i> Mathieu Villeneuve.....	12
--	----

TROISIÈME PRIX

<i>Écho</i> Monique Pagé .....	13
-----------------------------------	----

MENTION HONORABLE

<i>Performance</i> Jacinte Lavoie .....	14
--	----

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX

<i>Prendre un balai</i> Brigitte Léveillé .....	16
--	----

DEUXIÈME PRIX

<i>C'est un point dans le corps</i> Sarah-Jeanne Landry .....	20
--	----

TROISIÈME PRIX

<i>Haut les cœurs</i> Blandine Sebileau-Meyniel .....	22
--	----

MENTION HONORABLE

<i>Toujours celles</i> Nelly Desmarais .....	26
---	----

MEILLEURES IMAGES

PREMIER PRIX

Sarah-Jeanne Landry ..... 9

DEUXIÈME PRIX

*Résonance*

Laurie Girard..... 31

TROISIÈME PRIX

*Projections*

Marie-Soleil Carrier..... 39

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

*Altercations* | Julie Dallaire..... 33

*Amidon de maïs modifié* | Christine Rivest-Henault ..... 33

*Dans la défriche des nuits...* | Carl-Keven Korb ..... 33

*Dans l'ombre de l'univers* | Rita Lapierre-Otis ..... 34

*Épanouissement* | Vania Célestin..... 34

*Je lui dis* | Blandine Sebilleau-Meyniel ..... 34

*Lien causal* | Yvan Giguère..... 35

*Liste no. 12* | Catherine Thériault ..... 35

*Méditation pleine conscience* | Maude Trépanier ..... 35

*Mirage* | Véronique Villeneuve..... 36

*Nébuleuses à la vue* | Jonathan Barrette ..... 36

*Sutures* | Cynthia Boutillier ..... 36

*Ta famille disloque* | Brigitte Léveillé..... 36

*Un punk ça vieillit mal* | Susie Lévesque..... 37

TEXTES RETENUS | TROIS PAGES

*25 janvier* | Mélyssa Gagnon..... 41

*Ça pourrait s'écrire en luttant* | Xavier Hemell ..... 45

*Cauchemar* | Alexandra Tremblay ..... 48

*Dédé* | Mélanie Meunier ..... 51

*J'avale le monde entre mes jambes* | Catherine Thériault.. 55

*Les ponts de juillet* | Carl-Keven Korb..... 57

*Onirium tremens* | Mathieu Villeneuve ..... 61

*Poétique du lieu* | Rita Lapierre-Otis..... 64

*Puissances* | Florence Falguyret..... 66

*Anatomie des morts* | Catherine Fortin..... 69

# CONCOURS LITTÉRAIRE DAMASE-POTVIN

## CATÉGORIE PROFESSIONNELLE

### PREMIER PRIX

*Quatre fois, quatre saisons*  
Steve Laflamme .....74

## CATÉGORIE ADULTE

### PREMIER PRIX

*Ruiner l'éternité*  
Michel Lemelin .....78

### DEUXIÈME PRIX

*Lakshmi*  
Chantale Girard .....81

### TROISIÈME PRIX

*La chirurgie*  
Mélyssa Gagnon .....84

## CATÉGORIE JEUNE ADULTE

### PREMIER PRIX

*Cette trace sur la fenêtre n'est pas une apparition*  
Mariane Tremblay .....88

### DEUXIÈME PRIX

*Se saboter toute entière*  
Brigitte Léveillé .....91

## PRÉSENTATION

### LA VIE EN ROSE

CYNTHIA HARVEY

Cette année, notre revue de création littéraire arbore fièrement la couleur rose pour marquer à sa façon les événements de la dernière année : la *vague rose* qui a déferlé en politique municipale et qui a défrayé les manchettes au Québec; le mouvement #moiaussi qui a envoyé sur les roses plusieurs hommes de pouvoir, éclosion d'indignation ayant provoqué une prise de conscience individuelle et collective permettant d'espérer une vie plus rose dans nos milieux de travail, dans la rue, dans nos maisons.

Sans faire d'histoire à l'eau de rose, les textes réunis dans ce numéro sont imprégnés de cet air du temps. Certains nous montrent qu'il n'y a pas de roses sans épines, cherchent à écorcher; d'autres s'amuse du rose bonbon ou l'assument pleinement. Tous vous réjouiront, j'ose l'espérer, par leur parfum, leur couleur, leur *dur désir de durer*, malgré le caractère éphémère des fleurs coupées et des concours.

Je remercie Madame Guylaine Munger qui a mis tous les textes retenus en bouquet avec soin. Je remercie également mes précieux membres du jury, Madame Laurance Ouellet-Tremblay, poète et enseignante, et Monsieur Patrick Guay, docteur en lettres, ainsi que mes deux collègues en arts, les Professeurs Marcel Marois et Mathieu Valade pour leur participation au jury de la plus belle image.

À ce bouquet printanier de *La Bonante*, s'ajoutent les textes gagnants des Prix littéraires Damase-Potvin dont le thème, rempli de promesses, était « Éternité ». Je remercie la présidente d'honneur de ces concours, l'écrivaine Madame Geneviève Pettersen, *Déesse des mouches à feu*, les membres des trois jurys suivant les différentes catégories (les jeunes, les moins jeunes et les professionnels), et surtout, la coordonnatrice, Madame Céline Dion, qui a eu l'idée de cette collaboration fructueuse avec *La Bonante*.

Enfin, je souhaite exprimer ma gratitude aux deux dames nommées à la tête de notre université, la première rectrice de l'UQAC en 50 ans d'histoire, Madame Nicole Bouchard, ainsi que Madame Martine Rioux, nouvelle vice-rectrice aux ressources, qui ont maintenu le soutien financier accordé à la revue dans le passé, afin que la création littéraire puisse continuer d'éclorre ce printemps dans *La Bonante*, modeste fleuron de notre institution.

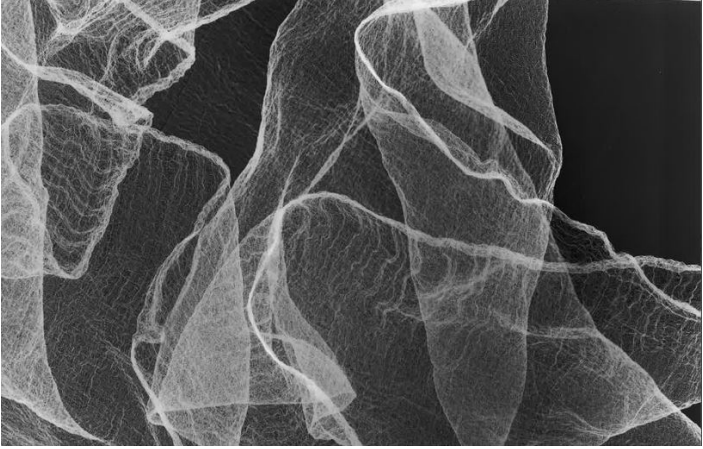
Aux participants, lectrices et lecteurs qui fréquentez la revue, merci d'y semer des graines en soumettant vos textes. Ce jardin est à vous.



PREMIER PRIX  
VOLET IMAGE







Sarah-Jeanne Landry,



MEILLEURS TEXTES  
DE QUATRE LIGNES



## PREMIER PRIX

---

A E S T H E T I C DE RÊVER QUE TU MEURS D'UNE  
OVERDOSE D'HÉROÏNE ET DE XANAX COMME LIL PEEP  
ALEXANDRA TREMBLAY, MONTRÉAL

Et mettre fin, graduellement, à ta fréquentation avec une fille *dark* comme une chanson *coldwave* qui a publié un recueil de poésie chez Metatron et qui prend des cours d'herboristerie par correspondance pour faire ses propres parfums au patchouli et au camphre qu'elle vend 45\$ le flacon dans le Mile-End, pour payer les cigarettes fumées en-dessous de la hotte de l'appart même si elle est asthmatique.

## DEUXIÈME PRIX

---

LA JÉRUSALEM DU NORD

MATHIEU VILLENEUVE, CHICOUTIMI

Les prêtres-voyageurs montaient parfois jusqu'aux lacs des  
Monts, terre promise des squatteurs pis des braconniers,  
Jérusalem de voleurs pis de crosseurs, par-delà la protection des  
croix de rang, à des jours de la justice divine de l'archevêché,  
dans la tourbe d'un territoire sauvage infini, soumis à la torture  
des brûlots pis des maringouins. Pour oublier, ils buvaient du  
vin de messe fermenté.

## TROISIÈME PRIX

---

ÉCHO

MONIQUE PAGÉ, MONT-SAINT-HILAIRE

Tu laisses filer l'écho de ton rire dans l'air du métro  
un voyageur l'attrape –point d'ancrage– y greffe ses yeux  
bleus  
un ciel sous terre.

# MENTION HONORABLE

---

PERFORMANCE

JACINTE LAVOIE, CHICOUTIMI

Une performeuse  
Des chaises empilées  
Un oiseau  
Sara Létourneau



MEILLEURS TEXTES  
DE TROIS PAGES



# PREMIER PRIX

---

PRENDRE UN BALAI

BRIGITTE LÉVEILLÉ, CHICOUTIMI

Prendre un balai est un geste mécanique, on prend un balai comme on allume une lumière, sans trop y penser.

Elle a échappé son verre. En fait, elle ne l'a pas vraiment échappé, il lui a glissé des doigts, oui, glisser est le bon mot, c'est un mot parfait pour expliquer ce qui s'est passé à ce moment précis; elle a été surprise et le verre a glissé, si quelqu'un lui demande pourquoi le verre est en éclats sur le plancher, elle lui répondra exactement ces mots, « il m'a glissé des doigts ». Elle regarde au sol le verre éclaté. Il lui faudra tout ramasser. Il lui faudra tout ramasser et pendant un instant, elle croit qu'elle n'y arrivera pas, que ces éclats de verre resteront sur le plancher, que jamais elle ne trouvera la force de les ramasser même si tout le monde sait que c'est dangereux, des éclats de verre sur le plancher, qu'on peut se couper avec des éclats de verre sur le plancher, qu'on doit tout de suite ramasser un verre en éclats sur le plancher, mais elle ne pourra pas le faire, non, elle ne le pourra pas.

Elle se dirige tout de même vers l'armoire à balai. Même si elle s'est dit qu'elle ne ramasserait pas, elle va le faire, elle va le faire parce qu'on sait bien, les gens s'attendent à ce que les choses soient ramassées, à ce qu'elles soient ramassées et en ordre. Elle aurait dû retenir le verre, elle aurait dû le retenir. Cette phrase tourne dans sa tête comme une boucle. Entre la cuisine et l'armoire à balai, elle aperçoit le combiné de téléphone. Elle prend le combiné entre ses mains et pense « j'aurais dû le retenir », elle regarde les touches sur le combiné et encore, « j'aurais dû le retenir ». Tout près, le carnet téléphonique est ouvert à la lettre « M » et, même si ses yeux sont fixés sur ce



carnet, elle ne saurait dire quel numéro elle doit composer. Le combiné est reposé contre son socle quand elle se dirige vers la cuisine.

Elle balaie les plus petits éclats de verre sous la table et sous les chaises. Elle balaie tranquillement, sans gestes brusques, en s'attardant à chacun des endroits où les éclats auraient pu se glisser, elle balaie sous le comptoir et sous le meuble de thé, elle balaie comme une bonne mère de famille balaierait le plancher, tranquillement et sans gestes brusques. Sa mère serait fière de la voir ainsi. Probablement qu'elle lui rappellerait qu'elle n'a pas toujours su se contenir de cette manière, elle lui parlerait de ses colères d'enfant dans les supermarchés et la honte, la honte terrible qu'elle lui a fait subir. Sa mère lui rappelle souvent ses colères d'enfant. Chaque fois, c'est pour lui rappeler tous les sacrifices qu'elle a faits pour elle, pour qu'elle lui dise « merci maman », elle aimerait tellement l'entendre dire « merci ». Elle glisse les éclats de verre dans son porte-poussière et se dit qu'elle pourrait bien prononcer ces mots, « merci maman », c'est peut-être tout ce que sa mère attend au fond et ce ne serait pas grand-chose de lui dire simplement « merci ». Elle ne l'a jamais vraiment fait.

Du coin de l'œil, elle regarde le combiné de téléphone. Elle pourrait appeler sa mère, elle pourrait l'appeler maintenant, ça fait un moment qu'elles ne se sont pas parlé d'ailleurs, ça fait quoi, une semaine déjà? La dernière conversation ne s'est pas bien passée. D'habitude, elles ne parlent pas de Marc, elles n'en parlent jamais, mais cette fois-là sa mère lui a dit « et Marc? », et elle est restée silencieuse, elle n'a rien répondu, et sa mère lui a tout de suite demandé: « Tu ne l'as pas rappelé quand même? » Elle s'est inquiétée comme toutes les mères s'inquiètent, en pensant d'abord à elles-mêmes, en pensant à des choses tellement bêtes: « J'aurai l'air de quoi, moi, s'il vient à Noël finalement et que j'ai pu rien à lui donner? Merde, j'ai déjà rapporté la drill, et là les magasins vont être plein de monde, avoir su je l'aurais gardée, je l'avais dit à ton père que c'était pas une bonne idée de la ramener, au pire il aurait pu la garder lui, ça lui aurait fait une nouvelle drill, la sienne commence à faire vieux pas mal... »

Elle a raccroché. D'habitude, elle se tait et écoute sa mère se faire des catastrophes, d'habitude elle l'écoute silencieusement et sans mot brusque, mais à ce moment elle en a eu assez et elle a raccroché, comme ça, sans dire au revoir. Le téléphone a sonné tout de suite après, sa mère a dû croire qu'elle avait raccroché sans faire exprès, elle ne pouvait croire que la calme et gentille Marie, tranquille et sans gestes brusques, ait pu raccrocher sans lui dire au revoir, sa fille aurait-elle pu raccrocher sans lui dire au revoir? Le téléphone a sonné tout de suite après et ce devait être sa mère qui s'inquiétait. Marie a débranché la ligne à la troisième sonnerie. C'était la semaine dernière. Depuis, elle a rebranché sa ligne, il a bien fallu la rebrancher, on ne laisse pas des lignes téléphoniques débranchées, tout le monde le sait. Elle l'a rebranchée pour rien. Personne n'a rappelé, ni sa mère, ni Marc, ni personne. Non, elle n'appellera pas sa mère pour lui dire « merci » ni « je m'excuse ».

Elle n'appellera pas Marc non plus. Sa mère croit qu'elle l'a appelé, mais non. D'ailleurs, pourquoi l'appellerait-elle? Elle secoue le porte-poussière au-dessus de la poubelle. Les éclats de verre tombent dans le sac. Elle aurait pu les mettre dans une pinte de lait, elle aurait dû le faire, maintenant les éclats de verre vont déchirer le sac, pourquoi ne les a-t-elle pas mis dans une pinte de lait? Elle ira porter le sac dans la poubelle sur le bord de la rue, oui, elle ira le faire tout de suite et ce sera terminé, le verre qui lui a glissé des doigts sera dans la poubelle au bord de la rue et tout ça sera terminé. Elle fait un nœud dans le sac, et se rend à la porte de l'entrée, elle n'est pas loin, non, elle passe dans le couloir, elle passe juste à côté du combiné de téléphone et du carnet, encore ouvert à cette même lettre, toujours cette même lettre. D'un geste brusque, elle déchire les premières pages du carnet. Il n'y aura plus de « M » dans ce carnet, il n'y en aura plus et jamais elle ne pourra téléphoner à un « M », jamais elle ne pourra lui téléphoner pour lui dire les mots « tu m'as glissé des doigts » ou « j'aurais dû te retenir ». Elle glisse les pages de carnet dans son sac poubelle, tout contre les éclats de verre. Elle ira déposer ce sac poubelle là, sur le bord de la rue, et sa mère serait fière de voir la calme et gentille Marie aller porter ce sac poubelle au bord de la rue, tout le monde sait qu'il faut aller porter les sacs poubelle au bord de la rue quand ils sont pleins, elle ira le

porter et cette histoire d'éclats de verre sera terminée, oui, ce sera terminé toute cette histoire d'éclats de verre. Demain, c'est lundi, et comme à tous les lundis, les poubelles sont au bord de la rue, elle sait que le lundi, les poubelles sont au bord de la rue, tout le quartier sait que lundi, c'est jour de vidanges.

## DEUXIÈME PRIX

---

C'EST UN POINT DANS LE CORPS

SARAH-JEANNE LANDRY, CHICOUTIMI

C'est un point dans le corps

se voir incapable de sourire vraiment penser  
que le paysage est sa seule amie croire que  
le printemps c'est soi

c'est un point dans le corps un organe  
peut-être

traversé d'un essieu  
tout le corps immobile avec l'île au  
centre qui se renverse  
tout le déversement du corps dans le  
corps  
et si je me force à rire j'ai envie de  
pleurer  
et de rire encore pour que chavire ce  
qui chavire entre le poumon gauche  
et le poumon droit

c'est pas tout à fait des organes  
plutôt des paysages  
l'air seulement tout l'air contenu  
dans le paysage  
sans le bleu l'onde verdoyante  
sans le ciel la mer la montagne  
seulement toute la distance entre le  
ciel la mer la montagne  
qui ouvre un trou entre le poumon  
gauche et le poumon droit

plutôt une chute eau vive

l'infini qui tombe  
seulement toute l'infinitude de l'eau  
qui jaillit depuis mille ans  
chaque gouttelette dans le spectacle  
de la chute seulement chaque

moment de cette eau qui tombe  
seulement toute la certitude sensation  
d'infini que la chute creuse un peu  
chaque goutte les parois entre le  
poumon gauche et le poumon droit

## TROISIÈME PRIX

---

HAUT LES CŒURS

BLANDINE SEBILEAU-MEYNIEL, MONTRÉAL

Haut les cœurs!

On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme [...], mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels.

Nicolas Bouvier

*Un jour.*

J'ai rencontré Derek ce matin, au petit déjeuner. Comme moi, il était attablé devant son omelette ratée. Il fanfaronnait avec une assurance un rien forcée. On a rapidement décidé d'aller traîner nos peaux ensemble dans Moscou. Il ne m'a pas demandé d'où je venais ni pourquoi j'avais cette gueule de mort-vivant, et cela m'a plu. La couleur de l'omelette avait suffi à briser la glace. Il se vantait de connaître la ville « comme le dos de sa main ». Je l'ai laissé m'y mener jusqu'à la Place Rouge, St Basil, Kolomenskoye.

Mangé une crème glacée, parlé un peu sur le ton de la plaisanterie, fumé mes dernières cigarettes, et autre chose que Derek avait dans la poche. Je l'ai suivi dans un kiosque-restaurant, ou quelque chose d'à peine plus grand, il a commandé des boulettes de viande qui baignaient dans une huile jaune.

Terminé dans ma chambre à la vodka à écouter ses confidences. Bouteille sur napperon au crochet, et lui qui m'en servait encore pour se donner le courage de continuer. J'ai eu beau couvrir mon verre de la main, il m'en a versé sur les doigts et ça l'a fait rire.

Il a attendu le couvert de la nuit pour parler. Des demi-phrases crachées entre deux gorgées amères. La vie l'a balancé ici comme un chien encombrant, aussi mal en point que moi. Visage balafgré, dents cassées, cœur en vrac. Il n'avait plus rien du fanfaron de ce matin. Nous avons trinqué à la santé du chauffard qui lui a refait le portrait, aux voyous qui l'ont plumé, à l'enfant que la mère lui a pris. À la vie à la mort à la douleur, tout vaut mieux que l'ennui. Il sanglotait mais je lui ai refusé mes bras. À moi aussi, la vodka sort par les yeux, mais il faudra davantage pour me faire parler.

*Plus tard.*

Derek est reparti dans sa loge. Je me suis allongée sur le dos et le monde s'est mis à tanguer. Les ressorts du sommier s'impriment en moi comme un tapis de fakir. La douleur physique me va bien, elle est une délivrance qui me soulage l'esprit. Combien de tout ce qu'il m'a dit est-il vrai?

L'espace s'est rétréci autour de moi, l'abat-jour danse comme un jupon de flamenco, les feuillages du papier peint s'entrelacent et me retiennent prisonnière, pieds et poings liés aux montants du lit. Mon ventre brûle, puis mes mains et ma gorge. Mon estomac s'emplit d'un tourbillon psychédélique et coloré. La sueur perle sur mes tempes. Je me réveille en haletant. Fenêtre ouverte, je finirai par terre sur le matelas, regardant les volutes de fumée de ma cigarette s'étirer vers la lune.

*Le lendemain.*

Derek est venu toquer à ma porte. Il est tombé ce matin sur la mère de son enfant dans le métro. Je l'ai pris par la main pour lui donner du courage et nous sommes partis ensemble en direction du parc.

Le petit jouait avec des cailloux aux pieds de sa mère. Elle nous a vus et la main de Derek m'a lâchée. Le gamin était absorbé dans son jeu, qui consistait à faire de petits tas de cailloux blancs et les relier par des chemins tracés du bout du doigt. Nous étions tous hypnotisés. Derek l'a regardé longtemps puis s'est assis devant lui et lui a parlé très doucement. Le petit ne comprenait rien et lui jetait des regards étonnés. Il s'est tourné vers sa mère. Elle lui a parlé un peu sèchement.

- Est-ce qu'il parle anglais? Est-ce que toi, tu lui parles anglais?

Il y avait tant de douceur dans la voix de Derek quand il s'adressait à elle. Seul son timbre rassurant maintenait l'illusion d'une trêve.

- Il apprendra plus tard.

Un soupir.

- C'est important. Qu'il sache qui je suis, d'où il vient.
- Toi, apprend le russe pour parler à ton fils.

Derek a été sur ses pieds en un instant. Le coup est parti sans qu'elle s'y attende. L'enfant avait cessé de jouer. Elle s'est levée avec une lenteur qui m'a terrorisée. Elle s'est mise à hurler. Des gens nous dévisageaient. J'ai pris la main de Derek et l'ai tirée de toutes mes forces. Je voulais lui crier qu'il fallait partir, que c'était trop de peine. Que la vie c'était autre chose, pour la plupart des gens. J'ignore ce qui est sorti de ma bouche, mais il a fini par me suivre alors qu'un homme marchait sur nous. Nous avons pris la fuite main dans la main comme deux assassins, le souffle court.

*Le soir.*

Je n'ai pas vu Derek de tout l'après-midi. Puis il est venu frapper à ma porte et nous avons parlé longuement autour de la table en formica. Il était calme et lucide pour la première fois.

Il m'a embrassée profitant d'un silence. C'était chaud et bon mais j'ai fini par me dégager. Je l'ai regardé dans les yeux pour y lire quelque chose et trouver du sens à tout ça, je n'ai rien vu de bon. C'était trop de connerie pour une même journée. Je l'ai giflé à mon tour. Pas de ça.

Il est parti comme un chien, la tête basse.

*À l'aube.*

Il y a eu un grand remue-ménage, cette nuit. Entendu seulement des voix qui criaient en russe, en anglais. Elles me parvenaient assourdies. Des bruits de meubles qu'on bouscule. Des portes qu'on claque. Ceux d'à côté ont passé la tête et nous nous sommes regardés sans comprendre.



*Le soir.*

Derek a disparu. La concierge est dans tous ses états. Elle m'a donné la clef de sa chambre. L'air était empesé des relents d'une nuit d'insomnie. Chatwin sur la tablette. Où est-il allé?

J'ai ouvert les tiroirs à la recherche de quelque chose, du bout des doigts.

Ils ont tout emporté.

*Plus tard.*

Un chien errant vient mêler sa solitude à la mienne.

# MENTION HONORABLE

---

TOUJOURS CELLES

NELLY DESMARAIS, MONTRÉAL

Je serre vos mains, nerveuse, mais ne le montre pas.  
Je me tiens droite, en un seul bloc au-dessus de mes talons hauts.

Vous m'expliquez la procédure. Je signe les documents.

L'enquêteur me demande si j'ai une bonne mémoire des visages.  
Je dis oui. Mais j'hésite devant ces photographies d'hommes en noir et blanc. Je ne sais plus à quoi tu ressemblais. J'ai oublié tes traits dès le lendemain. Une réaction normale, m'a-t-on expliqué.

Devant mon hésitation, il répète : *Si on est ici c'est qu'on a un suspect.*

Puis : *Les victimes se trompent rarement.*

Je dis : *Ils ont tous l'air méchant sauf un.*

C'est toi que j'encercle.

+ + +

Un soir comme un autre, à l'heure où les gens se couchent.

Il fait noir mais pas vraiment. Il est tard mais pas vraiment.

Je reviens de chez une amie et je rentre chez moi. Veste de jeans, pantalon noir.

Marcher l'air de rien, de personne. Savoir ce que veut dire marcher seule la nuit.

Je sens une présence derrière, me retourne. Tu me demandes si j'ai une cigarette. Nous passons à côté d'un arbre. Je remarque ta carrure imposante. Tu n'es ni vieux, ni laid. Tu ressembles à un homme ordinaire. Tu portes des vêtements gris.

D'autres hommes m'ont demandé des cigarettes, ailleurs, souvent, sur d'autres trottoirs. Mais quelque chose dans ta voix trahit la nervosité. Mon *Non, je suis désolée* a quelque chose de

définitif.

Je marche plus vite, traverse la rue. Mais tes pas se rapprochent. Tu es trop près et il n'y a personne autour. Je me demande si je devrais courir, prendre un autre chemin. Mais je pense que tu peux courir aussi, alors j'accélère le pas. Il ne faut pas que tu sentes que j'ai peur. Et puis je suis presque arrivée.

Tu m'as attrapée en une fraction de secondes. Tes gestes ont été précis, parfaitement exécutés : une main sur la bouche, l'autre autour de ma taille. Je crie mais il n'y a pas de son. Aucune brèche pour laisser sortir mon souffle. Tu me soulèves et m'entraînes dans la ruelle. Visiblement, tu es plus grand et plus fort que moi. Devant le mur de brique, je pense : *C'est maintenant que le pire va arriver.*

Tu pousses dans mon dos pour me plier en deux. Mes genoux ne cèdent pas. J'ai ce réflexe d'essayer d'enlever ta main. Mais tu presses l'autre par-dessus la première, tu me serres plus fort contre ton torse. Le temps s'arrête. L'adrénaline embarque. Il y a quelque chose en moi qui veut survivre. Avec ma main, je continue de tirer de toutes mes forces sur tes doigts. À un moment, j'arrive à les soulever d'à peine un centimètre. Ça suffit pour qu'un filet d'air puisse sortir et que mon cri soit entendu. J'appelle à l'aide et je continue à crier, de plus en plus fort.

Tu m'as lâchée et tu recules jusqu'au mur. On se fait face. On dirait que tu as peur. Je me demande si tu as peur de moi. Il y a dans ton regard quelque chose de gentil que je ne m'explique pas. Je voudrais te demander pourquoi, te raisonner comme pour un frère. Ailleurs, autrement, nous aurions pu sortir, nous connaître. Je ne dis pas souvent non.

Mais, ici, je ne comprends pas. Tout entière tendue, battante de chair, d'os et de muscles, je pense à te sauter à la gorge. Je te traite de tous les noms et je pars.

La scène en entier dure une minute, peut-être deux. Mais il y a un avant et un après. Une vie à marcher la nuit sans peur. Puis des dangers constants dans le dos. Je sais ce que tu penses. J'ai envie de te dire de te taire et d'écouter. Ce que j'ai vu s'entend.

Chez moi, les policiers me trouvent trop calme, me demandent si c'est bien moi qui ai appelé.

Je dis que je voudrais te trouver pour te casser la gueule.

Le grand me répond que lui aussi, il voudrait. Mais qu'en prison d'autres vont s'en charger : *Des gars comme ça, c'est ça qui leur arrive.*

+ + +

Deux semaines après ton arrestation, j'ai reçu ton nom par la poste. Un nom ordinaire. Je l'ai googlé. Quand ton visage est apparu, j'ai eu mal au ventre.

J'ai lu des articles qui racontaient que tu avais agressé d'autres femmes. Mais il y avait autre chose : une tentative de meurtre.

Je regarde tes photos. Toi à une fête. Toi en plein air. Toi en quatre-roues. Toi dans une voiture. L'image d'un loup, animal que tu as choisi pour te représenter. La constante c'est les muscles. La constante c'est le regard.

+ + +

Le policier : Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. Vous ne le croiserez plus sur le trottoir.

+ + +

Tes yeux dans le noir. Ta mère. Ton père. Ta sœur. Ton âge, le même que moi. Ce qui est arrivé. Ce qui n'est pas arrivé.

Ce couteau dans un ventre de femme. Des coups répétés. Poumons perforés, tendons sectionnés. Puis la prison longtemps. Et après, notre rencontre sur un trottoir à côté de chez moi.

Ils ont dit : *Le mauvais endroit au mauvais moment.*

Le chauffeur de taxi : *Ce n'est pas un bon quartier.*

Mais j'ai décidé que je n'irais pas ailleurs.

+ + +

Qui est le suspect? Qui est la victime? Une femme marche seule le soir. Un homme l'attrape par derrière, l'entraîne dans une ruelle. Le suspect n'en est pas à sa première agression. Le suspect a des antécédents. La victime aussi. Certains diront que la victime n'en est pas une. Qu'il y a erreur sur la personne. Tous diront beaucoup de mots. Ils auront leur opinion sur les faits. Des conseils à prodiguer. Cette femme n'est pas cette fille-là. Regardez, elle portait des vêtements. Elle portait une bouche. Elle portait ses doigts. Elle est repartie complète. En un morceau. Rien à voir.

+ + +

La femme des portraits robots : *C'est toujours celles qui crient qui s'en sortent.*

J'ai crié à l'aide même si dans la vie je ne demande jamais rien à personne. Et puis j'ai toujours peur de crier. C'est à cause de mon sang. Toi tu es resté immobile, replié comme un animal.

J'écris ce texte dans la salle d'attente d'une clinique où j'attends un diagnostic pour la peur des trottoirs, des joggeuses, des camions. La nuit, je dors avec mon canif. Et avant d'aller au lit, je bloque la porte avec une chaise.

J'écris ce texte pour te faire sortir de mon corps et te remettre dans la ruelle, mot par mot.

+ + +

La semaine passée, un policier m'a réveillée. Il fallait mon ADN pour trouver le tien sur mes vêtements. Dans ma cuisine, on a gratté l'intérieur de mes joues avec des petits bâtons.

L'enquêteur : *Il a avoué durant l'interrogatoire. Ça a pris du temps, mais il a avoué.*

+ + +

Dans la ruelle, j'ai eu envie d'un meurtre.

Là je ne sais plus. Je me demande ce que tu fais en prison.

Faire son temps. Regarder les murs. Parler aux autres. Attendre que ça passe. Manger. Dormir. Te masturber. Entretenir les muscles. Écouter de la musique. Oui mais quelle musique?

Moi je rentre chez moi cent fois par jour. J'enlève ta main. Je répète le mouvement.

Avec la voix du détective qui saute comme un disque rayé.

J'ai perdu l'aptitude à marcher de dos mais je continue d'apprendre à ouvrir la bouche.

Ce n'est pas une histoire, c'est du souffle bloqué.

Qu'est-ce qui fait qu'on n'en revient pas?

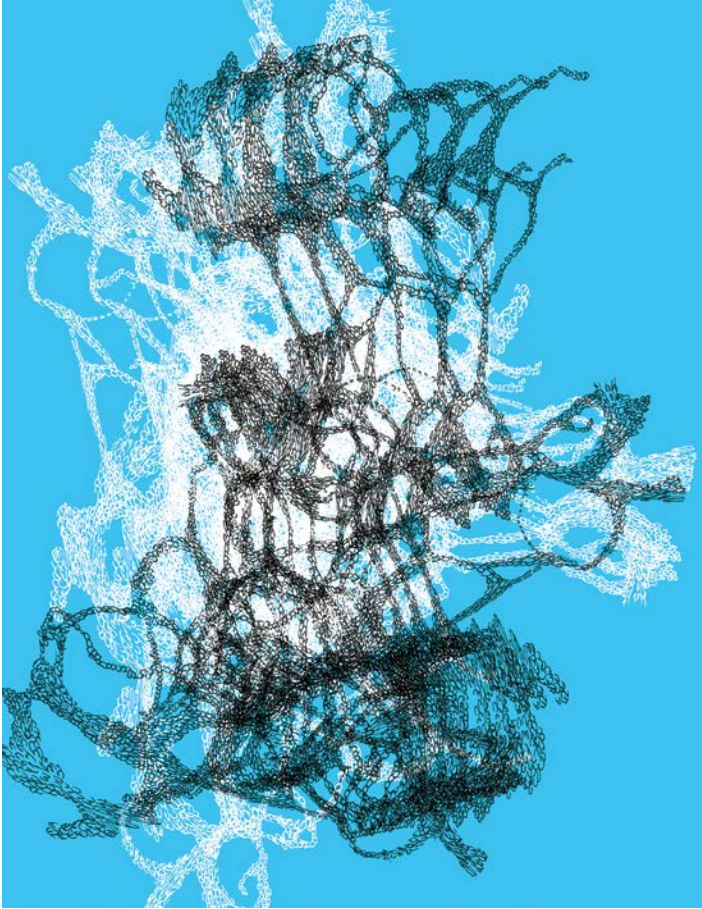
Ce que je sais : ça commence par une bouche qui s'ouvre.

Et puisqu'il faut dire quelque chose, je voudrais dire que nous serons plusieurs.



DEUXIÈME PRIX  
VOLET IMAGE





Laurie Girard, *Résonance*



TEXTES RETENUS  
QUATRE LIGNES





## ALTERCATIONS

JULIE DALLAIRE, ROUYN-NORANDA

Habiter l'ailleurs  
À avoir bretté contre l'ombre  
À ne faire que des étincelles  
Sans jamais passer du néant au brasier

## AMIDON DE MAÏS MODIFIÉ

CHRISTINE RIVEST-HÉNAULT, JONQUIÈRE

Je suis sucré naturellement, mais insuffisant au naturel,  
Modelé à votre goût, pour une texture plus agréable à vous en  
faire saliver,  
Ajoutez-moi un peu partout, ne vous gênez surtout pas, servez-  
vous,  
Je suis produit pour cela, après tout.

## DANS LA DÉFRICHE DES NUITS MON AMOUR HONTE

CARL-KEVEN KORB, MONTRÉAL

Dans la défriche des nuits mon amour-honte

sur Emery en fusion tout semble normal  
ces reptations juin m'enserme  
l'hydre me mange

des grappes d'araignées  
se répandent sous capes et paupières  
j'ai vidé les mots de leur sens

de cabanes matrices en mer forestière  
par terrasses d'hiver longeant  
pèse le faix de remords et de villages

en souvenir du bel automne  
ce matin ouvrant au marchand d'absolu  
dans les ombres de la rue  
j'ai cru à ton visage

## DANS L'OMBRE DE L'UNIVERS

RITA LAPIERRE-OTIS, JONQUIÈRE

Dans l'ombre de l'univers, maisons nordiques. Dénudées.  
Porte ouverte sur l'infini. Fenêtres aveugles par lesquelles la vie  
rude s'engouffre; isolement, insécurité, tempêtes, brouillard,  
menaces écologiques... Vent de misère, maître des lieux.  
Sauvage. Hostile. Qui s'infiltré dans des quotidiens de brume.  
Emprunte les chemins de nuit. Se couche aux pieds des lits de  
froidure. Là où grelotent des enfants endormis sur leurs rêves  
d'avenir.

## ÉPANOUISSEMENT

VANIA CÉLESTIN, SAINT-LÉONARD

Durant une période éphémère, elle passa d'un être minuscule à  
une fillette aux yeux innocents  
À l'adolescence, ses traits naïfs cédèrent progressivement la  
place à de l'assurance  
Dans sa quête intérieure dans laquelle elle cherchait  
inlassablement la mission de son existence  
Se développa sa confiance et maintenant, elle vole comme un  
papillon en liberté sur le chemin de sa vie

## JE LUI DIS

BLANDINE SEBILEAU-MEYNIEL, MONTRÉAL

Je lui dis petit chat mon amour sur son crâne tourbillon de fin  
duvet parfum exquis  
je m'y perds ô tourment porter sa peau contre moi sa respiration  
haletante  
il couine grogne comme un animal se frotte contre mon sein m'a  
sentie lui aussi  
et je lui dis mon poussin mon amour prendras-tu soin de moi  
toujours?

LIEN CAUSAL

YVAN GIGUÈRE, SAGUENAY

Je suis deux avec l'autre qui me compte  
Parmi son cœur comme une probabilité  
De soustraction à son amour hypothétique  
Moi dont l'effet varie selon sa cause.

LISTE NO. 12

CATHERINE THÉRIAULT, CHICOUTIMI

R. J. J. C. P.-P. Y. O. C. M. J.-C.? J.-P. J.-P.J. É. A. C.  
J. A. H. P. D.?? K. F. D. R. L. D. M. G. R. J. A. A.? K.  
P. J.-S. W. A. A. J. O. N. T. S.? M. A. S. G. M. et al.  
(Il y a tant de gens dans notre lit que c'est un miracle qu'on arrive  
à se toucher.)

MÉDITATION PLEINE CONSCIENCE

MAUDE TRÉPANIER, VERDUN

*Planet Earth*  
regarde les méduses  
ça te ramène dans la vie  
ça calme l'angoisse d'être soi



UN PUNK ÇA VIEILLIT MAL  
SUSIE LÉVESQUE, LA BAIE

Courir après l'éphémère  
C'est être comme le vent  
Ne pas savoir quand s'arrêter  
Toujours se disperser de soi-même

TROISIÈME PRIX  
VOLET IMAGE



Marie-Soleil Carrier, *projections*



TEXTES RETENUS  
TROIS PAGES





25 JANVIER

MÉLYSSA GAGNON, JONQUIÈRE

25 janvier

On était le 25 janvier. C'était la journée Bell Cause pour la cause, cette initiative qui vise à faire tomber les tabous en matière de santé mentale. Il faisait très froid dehors et le vent arrachait violemment la neige du sol comme s'il ne voulait pas que les deux s'acoquinent. En riposte, elle se soulevait comme une menace qui gronde. Je regardais tout ça par la fenêtre avec détachement, enroulée dans une couverture de laine, les pieds pantouflés. J'ai allumé mon ordinateur et constaté avec étonnement que le quart de mes amis Facebook proclamaient publiquement qu'ils souffraient d'une forme quelconque de maladie mentale.

Une étudiante de l'Abitibi, début trentaine, disait avoir refusé les pilules que lui avait prescrites son médecin quelques années auparavant. Elle était « bien trop forte pour avoir besoin de ça ». Elle se sentait capable d'étudier en élevant des enfants et de jongler avec dix balles en même temps. Finalement, la fille de Rouyn a décidé de gober les médocs, parce que c'était ça « être forte ». Être forte, c'était admettre. Être forte, c'était accepter. Être forte, c'était dire à la terre entière, la plupart du temps à postériori et derrière le voile réconfortant de la toile, que tu as foncé tout droit vers le mur de l'épuisement, le pied gommé sur la pédale. Bang! Être forte, c'était convenir que tu es passée à un cheveu de basculer dans le monde funeste de la dépression. Être plus forte, encore, c'était carrément avouer que tu as été citoyenne honoraire de cette contrée macabre, où tu broies du noir et où tu te frottes à tes démons avant de t'en sortir, triomphante, poing en l'air. Être forte, c'était avoir assez de courage pour raconter cette traversée du désert à qui veut bien l'entendre, toi, là, relativement indemne dans le sillage de l'ouragan passé il y a maintenant deux, cinq ou dix ans.

*J'ai vu la poudrerie dehors. Ça allait mal tourner. Je ne voyais pas plus loin que chez le voisin.*

Mes yeux ont fait halte sur le statut d'une chroniqueuse de Montréal qui sortait du placard en confessant son anxiété. Ce mal durait depuis l'enfance, qu'elle disait. Ça lui causait des douleurs au ventre, des nausées, des frissons et des palpitations. Ça lui donnait l'envie de vomir et, parfois, de mourir. C'était important d'en parler et de briser le mur de la honte, prévenait-elle, parce que l'anxiété, « ça n'épargne personne ».

*Le 25 janvier, c'est le jour où j'ai su que j'étais en burnout.*

Avant, je n'en avais aucune idée. Ça venait de me frapper en plein visage. Paf! Tiens ma vieille, dans les dents. J'étais en arrêt de travail depuis deux jours. Deux jours en legging noir lavé trop souvent et devenu aussi fade que mon humeur. Deux jours en chandail de coton ouaté gris foncé aux manches chauve-souris (mon préféré, acheté au début de ma première grossesse). Avant qu'il ne subisse l'usure du temps, je le portais pour aller travailler avec une mini-jupe gris pâle imprimée de petits sapins blancs à la manière de l'infographie des jeux Atari. Avec des collants noirs, ça me donnait des airs de future-maman-professionnelle-cool à l'approche de Noël. J'aimais beaucoup ça.

Ça faisait deux jours que je n'avais pas laqué mes cils de mascara ni rassemblé mes cheveux en un chignon faussement désinvolte que j'avais mis 25 minutes à concocter. Deux jours que je n'avais pas mélangé avec adresse les couleurs de ma roulette Lise Watier pour camoufler les cernes sous mes yeux et cacher les veines rouges lézardant chaque côté de mon nez. En grande artiste de la palette, j'avais trouvé la combinaison parfaite : le vert et le brun pour les narines, le mauve pour les paupières. Exit rosacée, bonjour yeux lumineux. Ni vu ni connu.

Ça faisait deux jours, donc, que je n'avais pas enfilé une paire de collants coupés à la taille pour éviter l'indésirable effet boudin. Deux jours sans bijoux ni breloques.

*Bas de laine et tignasse en toque, j'étais devenue une loque.*

Le 23 janvier, j'avais obtenu un billet du médecin. Je m'étais rendue de peine et de misère à la clinique pour une vive douleur au dos. C'était arrivé subitement, sans crier gare, et c'était atrocement souffrant.

- Une pause d'une semaine du travail, ça te ferait du bien ça, non? m'a lancé la jeune médecin.
- Euh, peut-être. J'imagine que oui.
- Je t'envoie aussi passer une radiographie pour être bien sûre que tu n'as pas de lésion à la colonne vertébrale.
- ...
- Tu sais, ce genre de spasme-là, ça peut être aussi causé par le stress. Rien de trop stressant dans ta vie ces derniers temps?

Ici, je secoue la tête de gauche à droite un peu à outrance. Bien sûr que non! Je me replie sur ma définition pré-25 janvier de ce que c'est réellement « être forte » : tu roules, tu jongles, tu travailles à temps plein, tu te la fermes. Tu gères, tu vas de l'avant, tu élèves quatre enfants. Tu fonces, tu chemines, tu multiplies les projets. Tu brilles, tu défonces des portes, tu enfiles tes souliers de course et tu avales 40 kilomètres d'asphalte par semaine. Tu demandes rarement de l'aide, tu joues les chauffeurs de taxi, tu fais un baccalauréat, tu relèves des défis. Tu t'inscris à des concours de poésie et tu polis un manuscrit. Tu as 43 ans, mais on te dit que tu ne les fais pas. Tu repousses les kilos qui voudraient s'amouracher de tes hanches. Pour toi, rien n'est jamais trop haut. On te dit que tu es un modèle à suivre.

*Tu es hyperactive.*

— Mais comment tu fais tout ça? te demandent les gens autour. Et toi de répondre à la frime :

— Ben, avoir des enfants, ça garde jeune. Ça énerveille.

*T'es forte, Babe, t'es forte. Tu te crois dur comme fer alors tu réponds au doc :*

— Non, non. Pas de stress. Ça roule, comme à l'habitude. Puis arrive le 25 janvier.

*Un autre coup d'œil par la baie vitrée. C'est la tourmente.*

Je tombe sur le témoignage d'un troisième malade mental avoué. Une histoire d'agoraphobie. Je choisis de ne pas lire. Je mets mon ordinateur en veille, je me rabats sur la vraie vie. La mienne.

Je me sens soudainement comme Hélène dans la nouvelle de Jean Marc Dalpé, *Give The Lady a Break*. On l'a lue dans mon cours de cinéma. Je n'ai pas été plaquée pour une plus jeune que moi, mais à quelques exceptions près, je suis Hélène. Je suis

solidaire de cette femme de 48 ans, dont le visage arbore les vestiges de nombreux printemps. Je comprends son épuisement. *Hélène se regarde dans le rétroviseur, ses beaux grands yeux baignés dans l'eau.*

Aujourd'hui, j'ai la rage au cœur comme Hélène, pour des raisons semblables, mais aussi bien différentes. Quand elle pète les plombs, j'ai envie de la prendre dans mes bras. Je veux que son courage s'immisce en moi. À chaque coup de bâton de baseball qu'elle assène à la voiture du type qui lui a piqué son stationnement au centre d'achats, j'expulse un soupir. Timide, mais salvateur. Et bang! Et Bang! Et Bang! Encore, encore et encore. Bravo Hélène! T'es forte.

*À la météo, on dit que le vent va tomber. On prévoit un retour à la normale dans les 24 heures.*

Demain, c'est le 31 janvier et je rentre au boulot. J'ai l'aval du médecin, mon corps est guéri. Ma tête? Je n'en sais rien. L'hémisphère droit de mon cerveau me murmure : *Why don't you give the Lady a break?* Le gauche, lui, rétorque : *Allez Baby, vasy. T'es forte, t'es forte... t'es forte.*

## ÇA POURRAIT S'ÉCRIRE EN LUTTANT

XAVIER HEMELL, CHICOUTIMI

Ça pourrait s'écrire en luttant contre la masse des cris stridents de nuées d'oiseaux évitant vainement toutes les directions. Un déferlement de becs et de griffes adverses fuyant toutes choses s'élevant du monde.

La femme se serait assise à la fenêtre en quête de lumière, captive elle aussi du crépuscule aviaire. Elle ne s'attristerait plus de voir les hirondelles incapables d'altitude. Elle ne les regarderait plus défoncer d'effroi le ventre des oies pesantes ou des corneilles confuses gouachant le ciel par-dessus elles, s'effondrant avec elles jusque dans le bruit sourd, contre le dôme mort, dans l'étreinte moelleuse des plumes entassées de la faune défunte des derniers jours. Non. La chute quotidienne déjà des oiseaux vers la mort n'impressionnerait plus. Non. Elle regarderait simplement au loin s'éteindre le paysage. Elle regarderait la dévoration finale du jour jusqu'à ce que soudainement l'effroi se glisse dans sa chair : une furie qui laboure.

Solitaire des beaux jours, me voilà vacillante devant les ténèbres, prête à exploser de honte. Les interdictions raisonnées, intégrées, les ventres stériles pour éviter ces terreurs inutiles aux enfants qui n'auraient de toute façon pu grandir. Cette maison vide, sèche, sans amour, et ce credo répété par la mère depuis l'enfance, appris par cœur, cet évangile répété par le père, appris par cœur, que la mort serait le seul horizon, que je n'offrirais aucun legs, aucune mémoire, aucune. Jamais préparée par des bras aimants à ce soudain et écoeurant désir de croire à présent que paraît la fin. Il faut que je m'adresse. Il faut que je t'écrive, il faut.

Elle court dans tous les sens, de pièce en pièce, de pénombres en obscurités, ouvre des tiroirs, claque des portes. La sœur cadette, assise dans la noirceur de la maison d'enfance rejointe en dernier recours, s'anime soudain pour la suivre du regard. La

voilà à nouveau, l'ainée, près de la fenêtre, un plomb gras à la main, furieuse, barbouillant un bout de mur où la lumière, entre les ailes folles, vient encore s'écraser. La cadette glisse du fauteuil où elle était lovée, marche, avance dans la pâleur spectrale du dernier jour, plonge au-dessus de la nuque de sa sœur son regard, le sien, et voit l'écriture, métallique et inerte, qui, après elle, personne ne relira. Le poignet de l'ainée, presque elle le broie.

*Ce que je te destine n'est qu'histoire sous tes yeux. Je suis déjà passée dans cet acte présent. La fin n'arrivant pas aussi vite qu'annoncée, voilà que je m'effraie du néant. Voilà que je te regrette. Voilà que je t'espère. Voilà que ma peur te met au monde. Nos aïeux, divertis, auraient dû avoir peur : si tu me lis.*

- Prévenir, dit-elle.

- Cesse. L'Emmanuel ne viendra pas.

Parmi les cris d'oiseaux se faufile un bruissement. Il est si discret que ni l'ainée ni la cadette ne le discernent encore. Mais son odeur de terre et de chairs mortes piétinées dans les champs derrière elles, cette odeur où se mêlent haleines et muscs des bêtes en fuite s'insinue dans la maison, entête déjà. La femme sidérée par l'impudence de cette main crue complice se retourne et plante un incrédule regard dans les yeux de la cadette : comment deux existences peuvent-elles s'éteindre ainsi?

- Ma précieuse, ma tendre sœur, ça n'a pas toujours été comme ça.

- Oui... Tu as raison. J'ai déjà cru. Après, d'avoir cru, c'était insupportable. Alors je n'ai plus cru à rien. Tout : artifice. Pour se distraire de la mort. Et du froid venu du plus profond des entrailles de notre mère. Mais à présent...

Le feulement enfle comme un torrent et l'emporte sur le tumulte du ciel. Sabots et griffes de troupeaux terrifiés font trembler toutes choses. L'ainée ne cherche plus à se libérer. La cadette ne retient plus sa sœur scribe. Les pupilles se dilatent. Les premières grandes faunes viennent se fracasser contre la demeure qui

s'ébranle. Les voilà hors du logis, erratiques, sur le cap, en fuite, l'ainée en pleurs, devant sa jeune sœur, jusqu'à ce que son corps, rompu par les bois d'un élan furieux, virevolte dans les airs, percutée encore par les oiseaux tristes et sans refuge, jusqu'à ce que la gravité l'attire vers la gueule noire et agitée des eaux du fjord au bas de la falaise. Et, la cadette, à sa suite, qui contourne la carcasse énorme, ouverte, chaude, d'un ours noir aux chairs reniflées au hasard des coyloups malades de terreur, la cadette qui plaque un premier cerf, titube, se reprend, court encore, forçant le passage entre les renards, les visons et les lièvres – myriade aveuglée sans attention pour ce qu'elle frôle jusqu'au précipice où elle plonge sans dignité – la cadette, elle, la dernière, sans souvenir, sans sa sœur désormais fracturée, elle plaquée, elle renversée, elle projetée à son tour par la pluie de coup de cornes des sabots enragés, plantés encore dans les charognes tièdes, en lambeaux, maculées, au sol, la cadette rappelée à jamais par le vide, catapultée contre le ciel étouffé de duvet et de sang.

\*\*\*

Douce lumière diaphane des nuages en lambeaux dilués par la voie lactée, longtemps avant le siège d'Andromède, longtemps après le petit et le grand Magellan à jamais estompés, sans personne pour y poser le regard : un cosmos muet, déserté.

Le Grand attracteur qui s'effondre comme le reste. Monde aspiré par une galaxie, aspiré par un amas, aspiré prodigieusement, brusquement, sans accalmie, dense, jusqu'à ce que l'univers tout entier soit contenu dans ce point.

Comment dénombrer cette pulsation de la matière et de la vie, de leur déferlement originel jusqu'à la fournaise de leur constriction : en dizaines, centaines, milliards de répétitions? Qu'importe. La prochaine pulsation sera la première et l'unique. S'il s'en trouve encore pour êtreindre. S'il s'en trouve à nouveau pour entrevoir, renommer, oui, ça pourrait s'écrire, encore une fois, ça pourrait se réécrire. Contre le mur. Contre le monde. Comme toujours. Éternellement.

## CAUCHEMAR

ALEXANDRA TREMBLAY, MONTRÉAL

Je ne sais pas parfois si nous déambulions dans la vie comme des somnambules ou si je confonds maintenant mes souvenirs d'adolescence avec un cauchemar poignant.

Léo-Lune nous a fait asseoir dans le bain sur pieds. Il y avait une fille avec un minuscule toupet lilas, tenant une serviette. Nous l'avions vue faire de la performance à Art Nomade. « Les gens n'étaient pas prêts à ça ». On aurait dit qu'on allait nous faire des tatouages au *stick-n-poke*. Au front. L'aiguille est trop grosse. Léo-Lune a sorti d'un coffre à outils une perceuse. Il dit qu'il avait demandé à son père une perceuse qui se branche à une prise électrique, « plus authentique », mais son père avait trouvé plus pratique d'acheter une perceuse à pile. La fille aux cheveux lilas ne croyait pas aux anti-douleurs, elle nous a fait manger une mixture verte goûtant le curcuma, directement dans un pot Mason sorti de son sac à dos Lavoie. Nous étions déjà trop apathiques pour répondre quoi que ce soit à l'histoire de Léo-Lune. Il nous a agrippé l'épaule pour nous garder assises dans la baignoire. Nous avons fermé les yeux quand la mèche a transpercé notre crâne, légèrement au-dessus des sourcils. Le trou pratiqué, Léo-Lune a posé du matériel électronique dans la plaie sanguinolente. Nous avons un bouton presseur avec une perle iridescente dessus, ça ressemble à un piercing microdermal, à un bindi.

Nous ressemblons à ces festivalières qui vont à Coachella, au Burning Man et à Osheaga dans un même été, détachées de la notion « d'appropriation culturelle », comme dit Léo-Lune. Lorsqu'on presse sur le bouton, des fractales apparaissent dans notre champ de vision et une odeur de remugle envahit notre nez. Celle des six-et-demi gentrifiés montréalais, des restaurants humides de burritos et de certains coins de Tumblr...



Lorsque Léo-Lune nous parlait de l'importance d'avoir un peu peur, dans la vraie vie et non plus dans nos cahiers ou publications Instagram, afin de garder « ses portes mentales ouvertes comme revendication d'un droit de naissance inaliénable ». Même lorsque nous étions entourés de la jeunesse locale, trippant un sucre sous la langue pour ne pas perdre complètement pied avec la réalité, nous étions étrangers à tout.

Léo-Lune se basait sur les recherches d'un médecin néerlandais dont le nom nous échappait pour expliquer pourquoi ce qu'il nous avait fait était légitime et sain. Se justifiant comme un étudiant en art qui présente son œuvre de la semaine au professeur de peinture, répétant qu'il y avait une démarche, un plan, au *circuit-braining*. Ses clients roulaient imperceptiblement des yeux, en attendant que ce soit fait, ayant pris de l'ibuprofène, de la marijuana ou du LSD avant de passer entre les mains de Léo-Lune. Parfois, lorsque je regardais la glace noire sur la Rivière Saguenay et que je touchais les bouts de métal sur sa tempe, il m'expliquait encore comment nous étions chanceux d'être libérées à jamais des effets débilissants de l'âge adulte. Que nous pouvions contrôler l'apport du sang circulant dans notre cerveau, prévenant l'affadissement de la créativité et des rêves qui précipitaient l'individu dans la sénilité. Je me concentrais alors sur son haleine dans notre cou, détachée de ses paroles. De toute façon, à 16 ans, j'étais encore loin de ressentir l'étau sur mon cerveau qui marquait le début de la fin. Nous n'allions jamais ressentir cette souffrance, maintenant que nous avons eu l'intervention.

Déjà, avant qu'il retourne au Saguenay, il sentait ses plaques osseuses se fusionner. Ne pouvant pas accepter de perdre le contrôle de sa tête, de vieillir ou de se voir ressembler à ses parents, il a décidé d'expérimenter le *circuit-braining* dans son appartement montréalais avec seulement du vin rouge, une lame de rasoir et son matériel d'électronique. Il n'avait pas encore de perceuse à ce moment, il a donc pris un tire-bouchon pour creuser jusqu'à son crâne. Une serviette en tissu-éponge enroulée sur sa tête, il mangeait à grosses cuillerées dans le pot de miel commun à toute la colocation pour ne pas s'évanouir trop

rapidement. Le sang coulait au rythme des pulsations de son front. C'est alors que ses colocos, les méchants qui vont relâcher son chat dans la ruelle, donner ses livres et son linge au Renaissance et faire effacer ses œuvres peintes directement sur le mur, l'ont forcé à se rendre à l'hôpital. Léo-Lune a passé ainsi une semaine cloué à un lit sous interrogatoire du personnel médical. Il aura fallu la promesse de ne plus recommencer pour qu'il puisse avoir son congé. Mais il avait senti une différence depuis qu'il avait un trou dans le crâne, comme si une pression ou une angoisse profonde s'était apaisée. Il disait que c'était comme guérir d'une vieille migraine. Il avait creusé un trou dans son crâne pour y aménager les nouvelles connections électriques, mais celui-ci commençait à cicatriser dû à sa convalescence. Il n'avait pas trouvé la force, la première fois, pour travailler sa plaie et installer les composantes. La seule personne qui avait voulu relever le défi était un amateur de DIY, trouvé par le bouche-à-oreille au Café des arts de l'UQAM, dont l'expérience avec l'électronique consistait à la création d'un ArduinoBoy. Léo-Lune possédait une chance incroyable pour tout, particulièrement pour ses pires décisions. Un large bandage recouvrant sa tête, il avait alors décidé de partir très loin de Montréal. Vivre son nouvel état de conscience en se fixant loin de la civilisation et de ses colocataires. Lorsqu'il m'a *circuit-brainé*, c'était la première fois qu'il réussissait à mettre en application ce qu'il avait conceptualisé, en théorie seulement. Même son amie qui l'assistait ne savait pas ce qu'il allait faire. Un malaise m'envahit chaque fois que j'y pense un peu trop, l'image de la fiancée de Frankenstein apparaissant à mon esprit crépitant. Lorsqu'il me parlait de *circuit-braining*, je pensais seulement à son souffle dans mon cou.

Notre souffle, joint ensemble, faisait un nuage couvrant notre tête d'un halo. Nous étions en janvier et nous faisons les cadavres sur les bancs de neige tout en nous demandant si les rares automobilistes allaient s'arrêter pour vérifier que nous n'étions pas morts.

DÉDÉ

MÉLANIE MEUNIER, JONQUIÈRE

Je savais que ce moment allait arriver. Je le savais depuis que les aubes s'étaient colorées d'un rose diaphane, qui piquait les yeux. Je le savais depuis que les jours s'étaient empilés jusqu'à devenir un amas de bonheur timide qui tirait dans mon ventre. Il a bougé. Il s'est levé d'un mouvement lourd; pesant. Je n'avais que son dos large et l'infime mouvement de ses cheveux sur sa nuque pour attester de la véracité de ce moment mais je savais qu'il n'y avait pas de retour possible; que l'instant précis où tout peut encore se jouer s'était décimé dès qu'il avait amorcé son mouvement.

— Crisse, Marie.

Je n'ai pas réagi. Qu'est-ce qui lui prenait donc, tout à coup? Je n'avais même pas parlé. Je ne parlais jamais, de toute façon.

— Tu l'sais qui faut que j'parte. J't'ai... Tu l'savais. Tu l'savais, Marie...

Ah ça oui, je le savais. À vrai dire, j'ai dû le savoir dès que j'ai posé mes yeux sur lui et que j'ai reçu les siens comme une balle dans la tête. Enfin, ça doit être l'effet que ça fait, une balle dans la tête. Ou un couteau dans le cœur. Comme Dédé.

Mais il pensait que j'allais faire quoi, merde! Que je me mettrais à le supplier? À me déverser de tout mon sang, là, à côté de lui, à souffrir comme une bête qui hurle à fendre l'âme, qui sait pertinemment que la douleur ne s'en ira pas? Qu'elle restera tapie au fond de son ventre jusqu'à la fin, sans s'atténuer, jamais. Juste s'empoussiérer, un peu.

Je les connais, ses raisons. Il me les a expliquées cent fois, ses raisons. Il *devait* partir. Il devait recommencer, ailleurs. Il fallait qu'il efface tout et qu'il se reconstruise, qu'il disait. Fallait-il vraiment qu'il le fasse sur un autre continent? Qu'il fasse table rase, qu'il balaie toute sa vie d'un bref mouvement du revers de la main, comme s'il se défaisait d'une vulgaire peau morte d'un simple dandinement du bassin? Je *suis* cette peau morte, cette vieille peau picorée, pleine de ses cellules à lui, qui se sont fondues dans les miennes jusqu'à les engluier complètement,

jusqu'à ce que tout mon corps oublie que quelque chose, quelque part, existait en moi, avant lui.

Il a extirpé son t-shirt de sous les draps et l'a enfilé, puis, plus rien. Il s'est assis sur le rebord du lit puis est resté là, comme ça, les mains sur les cuisses. Je le regardais et je repensais à Dédé. Parce que Jo, c'est une chanson de Dédé à lui tout seul, un album au complet de Dédé à lui tout seul, *Dehors novembre* à lui tout seul. Je voulais tellement colmater ses manques que j'en oubliais les miens. C'était pratique, au fond. Je pouvais vivre en m'oubliant, un peu.

Non mais il attend quoi, au juste? Que je me vide de tout mon sang? Je n'ose pas bouger; la couverture chiffonnée dévoile mes jambes et j'ai froid aux pieds.

C'était quoi, la toune? La nuit... la nuit... Ah oui : « Juste une p'tite nuit ». C'est ça. Elle avait joué, une fois, quand on montait dans le Nord, chez son chum Julien. Il y a de ces instants, figés dans le temps, dont on se souvient comme s'ils étaient importants. Je riaais aux éclats à cause d'une niaiserie que Jo venait de dire sur la caissière qui l'avait fait payer, au poste de gaz où on était arrêté. Il avait rouvert la portière de sa vieille Corsica et commencé sa tirade en disant « Latreille » au lieu de « La vieille ». Moi, j'avais tout de suite pensé à Réal Béland – pas le père, le fils – et à ses gags au téléphone qu'il fait souvent. C'était pas vraiment drôle, au fond. Je pense que je riaais à cause de la grande masse toute chaude qui me chatouillait, par en dedans. Comme si d'être enfermée dans cette bagnole avec lui m'emplissait la cage thoracique d'une substance illicite qui festoyait sur mes côtes. Mais la toune a tout fait foirer. Jo venait à peine de remettre la clé dans le contact, quand elle a commencé. Il a cessé de parler d'un coup. Chacune des paroles que crachotait la radio se dressait entre nous et s'empilait sur les autres d'un bruit sourd, grave. C'était comme si on savait qu'on assistait, impuissants, à l'édification de la dernière scène probable de notre union. Mais maintenant qu'on y est, les chances que ça se déroule comme dans la chanson sont nulles : s'il s'attend à ce que je l'implore de rester, il va manquer son vol. « Câlisse reste donc », moi, c'est pas un truc que j'ai l'habitude de prononcer. À quoi bon? Ça va finir comme dans sa toune

pareil, à Dédé. De toute façon, quand on jette on ne reprend pas. Jamais.

Je savais qu'il voulait oublier tout le temps qu'il avait fait, en dedans. Toutes les jobs minables qu'il avait eues, à se marcher sur le corps et à piétiner le peu d'orgueil qui lui restait. L'enfance de merde qu'il avait vécue, surtout. À être balloté d'un bord puis de l'autre, d'un bonhomme à un autre. Il disait qu'il voulait étudier la philosophie en Europe, ou quelque chose comme ça. Et enseigner, aussi. Que les livres des penseurs dans lesquels il s'était plongé la tête depuis trois ans lui avaient sauvé la vie. Il me parlait tout le temps de toute sorte de philosophes que je ne connaissais pas. Je me trouvais inculte et stupide et tout ça, mais lui, il faisait semblant de rien : il m'expliquait plein de théories et je l'écoutais tout le temps que ça durait.

Moi aussi, je pense que je l'aurais fait. Le bonhomme, c'est tout ce qu'il méritait.

J'ai sursauté : il s'était levé debout. Il ne fallait pas que je rate, que j'oublie : ne pas regarder dans ses yeux, pour ne pas flancher, me pendre à son cou. Je me suis tournée sur le côté et j'ai remonté le drap jusqu'à mon cou, puis j'ai fixé la petite lucarne à carreaux située sur le mur de droite. De cet endroit, la vue sur le quartier est magnifique. Les arbres tendent leurs dernières branches sur le toit des petites maisons, pareilles à des maisons de poupées blanches, bleues ou roses. Quand les cheminées fument, on dirait presque un de ces dessins animés que je regardais tout le temps, enfant. Par contre, là, je ne sais pas si l'épisode est commencé : je fixe les petites dénivellations dans le bois du contour de la fenêtre. J'ai froid.

— Marie, crisse! Parle! Dis quelque chose!

Il s'était tourné vers moi; je sentais ses yeux-balles-de-fusil dans mon dos.

— Tu vas pas rester là de même, à rien dire, encore! Réagis, crisse!

J'ai trouvé qu'il avait raison. Que je devais au moins tenter de le retenir, juste une fois, pour voir. Que je devais lui dire ces mots qu'il attendait depuis des mois – depuis bien avant, aussi. Que je devais lui laisser savoir que depuis qu'il s'était amené ici, j'avais l'impression de croire, un peu. Que jamais je n'avais autant voulu garder quelqu'un si près de moi. Que ça faisait mal;

que jamais je n'avais réussi à aimer comme ça. Le soleil a percé la vitre et le vieux bois verni a brillé. J'ai respiré un bon coup et j'ai tenté de toutes mes forces de le retenir, de lui dire, enfin, toutes ces choses que je ne lui avais jamais dites :

— Tu vas manquer ton vol.

Il s'est levé. Dédé a flotté dans l'air. *Dehors novembre*, c'est moi.

J'AVALE LE MONDE ENTRE MES JAMBES  
CATHERINE THÉRIAULT, CHICOUTIMI

J'avale le monde entre mes jambes et je le recrache par morceaux.  
Il s'échappe de ma bouche béante comme un grand oiseau de  
feu qui griffe ma gorge et voudrait m'arracher les yeux.  
(Ne plus voir, ne plus goûter l'amertume du monde serpent entré  
en moi quand mon regard s'égarait.)  
Du monde entier qui se déverse entre mes jambes pour oublier  
la mort je fais un torrent à vomir une prière à la fois.  
C'est un sautoir de pierre qui s'écoule de mes lèvres brûlées pour  
pendre jusqu'à mon cou.  
Il l'enserme et le marque et je sais que si j'oublie  
si je dépose ma tête ne serait-ce qu'un instant et ferme les yeux  
le monde s'abattra sur moi de toute la force de son ennui et me  
brisera les os.  
Il se saisira de ma nuque et je croirai que sa morsure est une  
caresse alors que sera déjà venu le temps des larmes  
(et comment le supporter?)  
Voilà pourquoi j'avale le monde entre mes jambes et le recrache  
par morceaux.

Mon amour.  
Je t'ai porté au creux du coude dans la moiteur de l'été.  
Tu t'es tenu là  
un instant  
échappé de mes lèvres rougies entre un Je vous salue Marie et la  
promesse d'un au revoir comme un mensonge.  
Tu as perlé sur ma peau et j'aurais pu t'aspirer  
d'un coup de langue te boire et te rendre à mon sein d'où tu  
sortais à peine dans l'eau et le sel.  
Je n'ai pas bougé et t'ai regardé disparaître.  
Bercé par le courant qui s'enfuyait hors de moi comme une  
parole tu as suivi un à un les grains du chapelet gravé sur mon  
bras.  
Taches de naissances et de départs  
empreintes de doigts et de dents

étoiles jaunes et étoiles bleues  
tantôt noires  
dessinées dans la violence de l'aube  
autant de petites traces bénies frayant un chemin vers notre  
oubli.

Mon amour.

J'avale le monde entier entre mes jambes et je le porte dans mon  
ventre à l'abri du soleil et de ses orages.

Là où tes mains  
tes mains énormes de loup affamé qui ne dorment jamais  
ne peuvent ni mentir  
ni blesser.

(Je me rappelle, mon amour, ta peur de l'eau, du vent.)

Quand le monde a fini de s'écouler de moi par ma bouche je  
tresse un fil rouge que du haut de ma tour je laisse choir jusqu'au  
sol sans rien dire  
dans un seul geste d'abandon qu'on croirait impossible et  
pourtant les voilà  
mes mains tendues vers la terre.  
Elles n'ont rien à quoi se retenir  
elles se tordent muettes et tissent d'invisibles ponts de mes lèvres  
à la mer.

Tu y as monté, t'en souviens-tu mon amour?

Tu m'as appelée magicienne et de mes bras ouverts le fil s'est  
déroulé jusqu'à toi.

Il pleuvait  
et il ventait

l'ascension était périlleuse et le chapelet du monde te sciait les  
paumes

mais tu n'as pas eu peur.

Tu as gravi le monde à mains nues sur le corps d'une femme et  
tu n'as pas eu peur.

Mon amour.

Tu n'as pas eu peur.



LES PONTS DE JUILLET

CARL-KEVEN KORB, MONTRÉAL

*Sur les deux rives fume mon enfance  
Sable et marais mémoire fade  
Que hante le cri rauque  
D'oiseaux imaginaires châtiés par le vent*  
**Anne Hébert.** Le tombeau des rois, « Paysages »

Valois appuyé contre la baie vitrée en plein bain de jour caniculaire avait vu fasciné surgir le vent et le rideau de pluie noire depuis les falaises sur l'autre rive il les avait regardés s'avancer d'un seul geste obstiné en une séquence de cinéma avalant le port les pentes les immeubles et les toits dispersant les piétons effaçant les voitures avalant toute la ville et lui Valois. Ce frémissement familier, courant depuis son ventre jusque dans ses mains. L'averse comme un baume. L'averse comme un refuge. Tour à tour des sentiments de petitesse et de puissance, d'anonymat et de communion. Des nostalgies d'étreintes à la vue des briques et des tuiles fouettées par l'eau. Valois eut une envie dévorante de faire l'amour, là, maintenant. De courir de grimper des sentiers d'épinettes et de rocs. De mordre une nuque brûlante jusqu'à l'explosion. D'être marqué pour la vie par un poème. De plonger dans la mer depuis le haut d'un cran. De danser jusqu'au lendemain dans la sueur et les rires et les notes qui cognent dans la poitrine et les tympan.

Valois s'alluma une cigarette en souriant à la ville engloutie, aux crépitements sur le balcon, à la vie, sa fureur ordinaire, souriant. Il s'imagina, se rêva trouvant un trésor, une caverne de cristal connue de lui seul, les carnets de nostalgie d'une poétesse inconnue, une saveur qui contiendrait toutes les autres, un horizon vierge de regards, une montagne qu'on aurait oublié de nommer, des paquets de temps cachés par quelque divinité ancienne, une île à élire où les berges et les rêves ne s'éroderaient jamais...

Ne pas penser à la lettre sur la table.

L'averse forcit, les crépitements sur le balcon se muèrent en un vaste grondement et l'eau s'engouffra sous le toit par rafales pour aller frapper la fenêtre. Valois n'arrivait plus à discerner de la ville en contrebas que les contours des immeubles les plus imposants, et le clocher de la cathédrale, dont les flèches jaillissaient droit devant on aurait dit déposées sur la grisaille. Valois détailla le dessin des rues invisibles, ce labyrinthe appris par cœur où s'était écoulée la moitié de sa vie, tantôt traçant et sacrant après les flâneurs, tantôt traînant les pieds au gré des côtes, en quotidien de préoccupations comme en euphorie, celle des amours tout juste nés, des accomplissements auxquels on ne croyait plus, des gestes et des lumières qui réconcilient, tout ce qui surgit à la fois comme une acuité et une distance sur l'immédiat, et qui fait mieux respirer. Valois les arpenta en songe et il se vit, son ombre, aux angles, sur les trottoirs, les places et les terrasses, qui allait et venait, celle d'hier, des premiers temps. Sortie du cours de danse, rentrant à pied par le chemin le plus long malgré la douleur parce que la soirée est belle, parce que la ville après la pluie prend des airs qu'on lui avait oubliés, des airs de confidente. Dans toutes les directions des êtres en mouvement. Autant de mondes, de désirs, d'idées. La foule comme un sujet d'étude. Admirer chacun et l'ensemble et dégager, le langage des gestes et celui, encore plus éloquent, de la retenue, du regard, des mains, du corps. Et le soir qui va, se distend, se dévide. Fouiller les devantures et les enseignes à la recherche des noms de commerces loufoques. Errer. Jouer. Regarde les affiches dans leurs socles de bois et de verre, regarde la querelle d'Obéron et de Titania, première vendredi au Théâtre des Nuits d'Octobre. Ne jamais assister aux pièces. S'imprégner des affiches et imaginer. Il ne faut pas que j'oublie. Il ne faut plus que j'arrête. Agir. Laisser libre cours à sa passion immodérée pour le mouvement. Danser. Foncer. Créer. Marché de Noël, jouant du coude entre les étals et les braseros de la Place du Nord. Enfin. Enfin trouvé. Pourvu qu'elle soit là. Défilent les façades rouges et jaunes peintes d'ombre. J'espère que ça va lui plaire. Regarde les eaux glacées qui scindent la vallée des nations occultées. Regarde les rues constellées de flocons de conte, la fresque d'hiver sur la robe de la Reine du Fjord. Paquet ficelé, et à l'intérieur, un sablier de verre et

d'ébène. Elle a toujours voulu avoir un vrai sablier. La nuit tombe déjà. Cette nuit est la première nuit du reste de ta vie. Un sablier. Drôle d'idée. J'espère qu'elle va aimer. Malgré le soir on dirait que les promeneurs se réveillent, encore ivres de draps et de café. Voici le haut de la côte. Le plateau de neige poissée de sel. L'appartement en monceaux de livres et de casseroles sales. Il y a quand même encore de beaux secrets dans cette ville cassée. Volets ouverts, lumière à l'étage. Elle est là. Courir dans l'escalier. Vers elle. Se dire : vive la nuit. Vivent les drôles d'idées.

Terrasse de la Tour des soirs sans fond. Se trouver, tout de suite, comme une évidence. Un espace juste là qui attendait une chaleur qu'on n'avait pas vue venir, entre nos corps, entre nos voix. S'asseoir au zinc. Qu'est-ce qu'on prend? Bonne question. Garçon, nous prendrons le temps! Cul-sec. Tequila-Tabasco de toutes les chances. Salut. Salut. Je trouve que nos peaux, dans leur contraste, sont bien assorties. As-tu envie qu'on n'ait peur de rien ensemble? Ces mots lus de qui déjà qui surgissent prennent toute la place : « Seul le marcheur se rattrape et s'atteint lui-même. Seul vaut ce que pense le marcheur. Nous allons marcher. La marche veut qu'on marche ». Alors un autre scotch, pour la route. Côte à côte en silence dans les allées se manger la face à la dérobee, déjà prêts à fondre l'un dans l'autre. Se dire : m'enchantent les brûlures douces du tabac et de l'alcool, les lèvres pleines qui n'ont pas peur de se mouiller, les dérives au hasard des parcs et des ruelles, l'emboîtement des corps qui dure au-delà de l'orgasme, les pièces hautes et vides envahies de lumière, ces lieux sis en nous où tout reste encore à faire. Réalises-tu. Il y a urgence et on a toutes les nuits. Penser la même chose. Avec nos mains. Avec nos langues. J'ai envie que tu m'apprennes ta ville depuis le large. Qu'on se regarde danser sur le tablier du pont désert. Montre-moi... Raconte-moi...

Un éclair déchira la vallée pour aller s'abîmer quelque part au centre-ville et le tonnerre explosa satura l'air au même instant faisant vibrer la baie et le plancher et tinter les coupes dans les armoires, Valois fut ravi à ses songes, un orage, depuis quand, Valois ferma les yeux, un autre éclair, d'accord, Valois se massa le visage, un autre éclair, le dernier, peut-être, Valois, qu'est-ce que tu fais, ça suffit, ressaisis-toi. Les échos de la foudre roulèrent

longuement sur la ville. La pluie faiblit d'un coup. Le vent tomba. Les couleurs et les formes se précisèrent, peu à peu restituées, aux regards, à la mémoire. Valois ouvrit les yeux. Le soleil, déjà. Qu'est-ce que je crisse là. Un instant de silence. Puis une sirène mugit, du côté du port. Valois regarda la ville ruisselante, éclatante, fumant de toutes ses pierres, qui se remettait en branle. Oui. C'est beau, les bulles. C'était beau, nos bulles. Mais la vie reprend.

Valois tourna le dos à la fenêtre.

Marcha jusqu'à la table.

Ouvrit la lettre.

*Te souviens-tu de la pierre de nuit  
dans le parc des guerres oubliées  
après la course le muret nos corps  
affamés dans l'herbe près de la berge  
essoufflés cachés de quoi  
dans nos bras comme des rivières  
bien sûr que oui  
il faut que tu comprennes  
je ne peux plus ne brise rien  
sois doux avec les souvenirs  
même quand ça fera mal  
rappelle-toi  
la bienveillance  
ne t'enlise pas avance ose  
comme je t'ai connu  
« aussi longtemps que s'allument les lampes »  
ton chemin vaut la peine  
même s'il ne me concerne plus.*

## ONIRIUM TREMENS

MATHIEU VILLENEUVE, CHICOUTIMI

### Le quai

Un quai mystérieux, à moitié enseveli par la végétation. Quelques touristes, tous très âgés, arpentent sa surface abîmée. Le quai tremble, les molécules bouillent, la métamorphose se prépare. Je fixe une dernière fois cette mer inconnue. Le soleil, rouge sang, s'apprête à y plonger. *Le rêve va se modifier d'un moment à l'autre. Les baigneurs le savent, ils arrêtent de bouger.* Plus un cri, sauf le chant aigu des mouettes et le ressac des vagues. Le quai tremble plus fort. Ça y est.

### Palais sous-marin

Descente en sous-marin, dix mille mètres sous les mers. Un palais sous-marin se profile au loin. À l'intérieur, un médecin misanthrope invente un vaccin pour une nouvelle maladie qui, en fait, donne une autre maladie.

### Oubli

Encore une fois, j'ai rêvé que j'écrivais mes rêves, me les rappelant toujours pour les oublier quand même, ironiquement.

### Illumination

Il est inutile d'admirer qui que ce soit. Le talent, la maîtrise de l'écriture ne sont qu'une question de perspective.

### Souvenir-labyrinthe

Une tisane d'amanite tue-mouches. *Le temps circulaire du souvenir-labyrinthe.* Toujours revoir son arrivée à Real de Catorce.

### Méta-rêve

Un homme, en notant ses rêves, se rend compte qu'il rêve. Que quelque chose cloche.

### Wendigo

Je crois à la mort, maintenant que je l'ai côtoyée dans le fjord du Saguenay. Je crois aux esprits, au Wendigo, au Manitou. Plus je m'éloigne de mon voyage, plus il m'effraie. C'est comme si c'était un autre qui avait marché à ma place. Je ne suis plus là depuis la vallée de la Mort.

### Phénix

Monstre protéiforme (Hitler, mon père, etc.) qui ressuscitait comme un phénix. Morts dont je me rappelle : déchiquetés; tombés dans une vallée.

### Le livre de sable

Je rêvais que j'étais dans une librairie, mais j'oubliais que je voulais un Borges. J'entrais dans une autre librairie au décor à peine formé, en cherchant *le* livre.

### Paranoïa-critique

C'est fou comme le matin, en se réveillant, on croit d'abord n'avoir pas rêvé. On rêve toujours. Il suffit de s'efforcer à tenir son journal. Paranoïa-critique : rendre les choses les plus intensément folles dans un style clair.

### Château Murdock

Il y a plus de cinquante convives, tous des artistes saguenéens. Scène champêtre dans les jardins, rompue par l'arrivée soudaine d'un clan adverse, sorte de gang de rue chicoutimien. Impossible de me sauver, les pieds figés au sol. Ils me sacrent une volée. *Interprétation : l'origine prolétarienne de ma conscience combattait l'autre partie, non originelle, la bourgeoise. C'est la première qui a gagné.*

### North Side of Saguenay

Sur le boulevard Saguenay, une route, sur la gauche, mène à une série de villages inconnus, en altitude, et aux noms anglais.

### Le rêve sans fin

Un lynx, dans les bois, rôde autour de moi, sur mes terres. Je le cherche, je veux l'abattre. J'ai mon douze. Je marche pendant des jours et des jours, sans le retrouver. *Le rêve n'a pas de fin.*

Le sort de l'humanité

Un homme consigne tous ses souvenirs, se complait dans la nostalgie, pleure sur son sort: le sort humain. À la fin, il déchire ses mémoires, les fait brûler et les enterre. Ça fait des tas de cubes métriques de papiers-souvenirs.

Les amours mortes

Les détails se perdent dans le vide onirique qui se creuse davantage chaque jour. Les rêves disparaissent comme les amours mortes. Ils font toujours partie de nous à notre insu.

La marge du monde

Je me battais avec Maxim Gilbert dans le hall d'un hôtel étrange, au bord de la rivière Saguenay, à Chicoutimi. *Nous passons d'un étage à l'autre, à travers la matière. Au bout d'un corridor, une porte s'ouvre sur le vide total, un blanc absolu, comme la marge du monde.*

Il est vivant

*Je suis dans le cœur du rêve. Il se nourrit de moi.*

## POÉTIQUE DU LIEU

RITA LAPIERRE-OTIS, JONQUIÈRE

*Poétique du lieu.* Fascination du désert. Grand théâtre de métaphores. D'imaginaire. De mythes. De légendes. Là où les « hommes bleus » scrutent la nature au quotidien. Marquent le territoire de leurs pas. Se déplacent aux creux des dunes. Traversent des tempêtes de sable et de misère, traînant avec eux leur solitude, leurs préoccupations et leur destin.

Faire son désert  
Traversée du désert                    exode, alliance, errance  
Voyage initiatique  
Expérience de vie  
Terre promise  
Retour en soi

*empreintes de pas/sur le chemin des  
nomades/une marche d'espoir*

Millénaire. Impénétrable. Terre de la démesure. De l'insolite. De l'incertitude. Là où les gestes sont porteurs de vie et de mort. Espace lunaire. Images oniriques, éthérées qui s'évaporent au bout de l'horizon. Beauté muette. Terre d'ombres et de lumières. Qui à la brunante, s'abreuve des couleurs envahissantes du coucher de soleil.

*de mauve et d'oranger/ les voix  
étouffées du désert/ se noient dans l'horizon*

À dos de dromadaire, une longue et lente méharée vers :

Le silence  
L'émerveillement                    au rythme des bêtes  
L'immensité                            au rythme de leurs instincts



L'inconnu  
L'irréel

au rythme du paysage

Rencontre avec les ombres bleues des Touaregs; leur survie, leurs coutumes et leurs révoltes qui sourdent entre les soifs de pays et le vide des mirages.

*immensité du désert/aux révoltes de  
nomades/l'infini s'étrique*

## PUISSANCES

FLORENCE FALGUEYRET, MONTRÉAL

Sur ce chemin elle se dégourdit les jambes. Sur ce chemin elle aime courir. Elle court pour s'entraîner, pour essayer de contrôler ses pensées, sa maladie. Mathilde court sur ce chemin, dans Rosemont, pour essayer de donner à ses crises un moment d'accalmie.

Elle pense à la banane qu'elle mangera en arrivant, et au repos qu'elle s'octroie ici et maintenant. Mais aussi à celui de tantôt, celui dans son salon, la sueur ruisselant dans son dos, quand elle n'aura plus de boule dans le ventre, quand ses muscles seront relâchés jusqu'à demain.

Elle essaie de penser à sa foulée, elle veut se poser dans le moment présent. Un pas, puis l'autre, dans un intervalle de temps toujours semblable, le plus vite possible, mais sans trop se fatiguer. Elle doit courir 8 kilomètres. Les bras doivent balancer, mais pas trop non plus. L'avant-bras se plie dans un angle de 90 degrés. Le dos est droit et la tête regarde en avant. La respiration ne doit pas être saccadée, et il faut aussi faire attention à la quantité d'air qui entre par rapport à celle qui sort. La première doit toujours sembler plus petite que la deuxième, sinon elle développe une crampe. Elle inspire par le nez, et expire par la bouche. Le plus important, c'est que le pied doit toucher par terre non pas avec le talon en premier, mais avec les orteils. C'est cette technique qui lui a permis d'atteindre le 5 kilomètres en 20 minutes, hier. En se remémorant son résultat, elle se rend compte qu'elle l'a atteint exactement un an après la fin de son séjour à l'hôpital. Rien n'arrive pour rien.

Cette sorte de pensée ouvre une brèche dans sa tête. Elle pense à cette soirée de l'automne dernier, lorsqu'elle a rencontré sa première *date* à vie. Elle a rejoint le garçon dans un bar. Après la première bière, elle a dû quitter et laisser en plan l'étudiant assis sur sa chaise à finir sa propre bière, pour aller vomir dehors, en en laissant un peu sur son foulard. L'anxiété prend toute la place dans l'estomac, l'alcool est de trop.

Elle tente de recentrer son esprit sur la course. La honte lui donne pourtant un petit peu plus d'énergie à dépenser, mais elle essaie de le ménager, de répartir sa honte sur plus de kilomètres, d'en sauver pour plus tard. Ses gestes sont disciplinés, et ses mouvements forment une mécanique qui lui semblait, au début, sans faille, mais qui commence maintenant à défaillir. Elle garde son regard planté droit devant, sur la route.

Puis lui vient à l'esprit la conversation de ce matin avec Charlotte, qui lui demandait des conseils pour s'habiller. *De toute façon, tu le sais, y va avoir un moment dans la journée où tu vas te sentir laide.* Elle réfléchit à tout ce que cette phrase impliquait. Toute l'implication qu'elle y met.

Ses épaules sont tendues. Elle essaie de les relâcher en faisant balancer ses bras mollement de chaque côté de son corps. Elle essaie en même temps de maintenir son dos droit, de bomber son torse et de replacer ses épaules un peu plus vers l'arrière.

Charlotte n'a rien dit, elle a dû sentir que cette phrase n'était pas vraiment adressée à elle. Son amie a parfois des élans de compassions qui restent silencieux. Pour sa part, Mathilde a le malheur de se rendre compte toujours trop tard des sacrifices qui sont faits pour elle.

La chaleur commence à la faire souffrir, elle sent des gouttes sur ses tempes et au-dessus de ses sourcils.

Elle pense à l'averse isolée de ce matin, qui l'a laissée mouillée des cheveux jusque dans ses bas. Elle se dit que le fait qu'il ait plu au moment exact où elle sortait du métro pour se rendre à l'Université n'est probablement pas dû à une coïncidence. Rien n'arrive pour rien.

Elle voit une masse sombre au loin, sur le chemin. Des gens se tiennent debout et regardent, tous dans la même direction, quelque chose de l'autre bord de la *track*, de l'autre côté des deux clôtures qui délimitent la *track*. Mathilde se met à marcher. Elle met son entraînement sur pause.

Dans la foulée de rires et de cris, elle se faufile. Elle essaie de migrer vers l'autre côté du groupe d'inconnus. Au début, elle ne veut pas les toucher, mais ils sont trop nombreux. L'envie de mordre pour les écarter surgit, puis, seulement le réflexe timide de déposer la main sur leur épaule ou leur dos.

Il y a du monde. Ce chemin, loin des centres, où se rencontrent quotidiennement des coureurs et des cyclistes, se saluant en levant la main ou en baissant la tête, se trouve obstrué par des gens qui ne sont ni l'un ni l'autre et viennent de découvrir l'existence de l'endroit.

Tout à coup elle se trouve au milieu de la foule. Elle est envahie par quelque chose d'étrange, une sorte de pressentiment soudain, un stress sur sa peau et dans son ventre. Elle tourne un peu la tête et perçoit la raison de ce rassemblement. Des musiciens se trouvent de l'autre côté de la délimitation, dans le Mile-End. Ils sont sur une scène. Il y a un trompettiste, un saxophoniste, un bassiste et un pianiste. Deux clarinettes sont assis sur des caisses de vin.

Mathilde enlève ses écouteurs et est happée par la concordance. Elle remet ses écouteurs, puis en enlève seulement un. Les notes dans ses deux oreilles sont les mêmes. Elle regarde l'écran de son *iPod*; Duke Ellington - *Black and Tan Fantasy*. Elle lève finalement les yeux pour les poser sur le groupe et entendre le dernier passage, celui où est cité la marche funèbre de Chopin par le trompettiste.

## ANATOMIE DES MORTS

CATHERINE FORTIN, JONQUIÈRE

Il avait éjaculé en elle quelques minutes plus tôt, mais, déjà, lui faisait signe de se remettre sur lui, les cuisses écartées au-dessus de son visage. La langue humide, chaude qui s'agitait sur son clitoris transforma rapidement son expression, passant du rire enjoué aux traits tendus, aux sourcils qui se fronçaient au rythme de ses gémissements taciturnes. « *Oh my goood, enough!* », déclama-t-elle quelques minutes plus tard, se pelotant sur les couvertures comme un chaton. « *I'd rather get fucked* », qu'elle ajouta en faisant la moue.

Dans l'hôtel où elle avait pénétré comme une prostituée, pour une heure ou deux seulement, se célébrait un mariage; alors qu'une autre prenait le nom de famille de son partenaire, la jeune femme ignorait celui de Chris. Elle s'aventura dans le couloir au fond duquel se trouvait la jeune mariée, sentant ses lèvres encore trempées qui se frottaient sur le mince tissu de ses petites culottes. Elle sourit ironiquement : il y avait là la fille qu'on reçoit dans sa chambre d'hôtel et celle avec qui on partage la chambre.

À peine installée dans son véhicule, elle déverrouilla son téléphone et bloqua ensuite son partenaire de la soirée sur tous les réseaux sociaux où ils étaient connectés – par habitude plus qu'autrement, parce que c'est plus facile de rejeter que de se faire rejeter, peut-être; avec le temps, elle avait cessé de s'interroger, appuyant sur « bloquer » comme on fait un crochet sur sa *checklist* une fois le devoir terminé.



Au cinquième verre, elle se sentait légère comme jamais, le poids de vivre disparu de ses épaules, le sourire aux lèvres et l'âme à rire pour rien, comme les premières semaines d'un amour. Ce n'est que rendu au neuvième que les larmes se mirent à couler sur ses joues; elle se versa un dernier verre, tentative ultime de combler ce vide qu'elle sentait au creux de son être, Charybde qu'elle portait en elle, qui ne savait se contenter du sexe, de l'alcool, des drogues, se mettant à la recherche de nouveaux

vices, espérant combler ce gouffre infini, dans lequel elle n'avait cessé de se perdre. Fortement intoxiquée, elle s'endormit rapidement, pour une courte nuit de sommeil; dès le réveil, elle se renfonça au lit, s'enroulant dans le réconfort de ses couvertures, ses draps qui, encore, portaient l'odeur du Maître, rappel qu'ici et là, elle s'était abandonnée.

~

Elle ne l'accueillait jamais réellement, le laissant venir à elle, plutôt, lui disant de venir la rejoindre. Comme toujours, elle attendait, couchée sur le lit, s'offrant comme un jouet à prendre et à utiliser. Il la salua en entrant dans la chambre et elle répondit à peine, soumise, inerte – morte. Il dut la tirer par les cheveux pour qu'elle daigne lui porter attention et elle se retourna, une petite expression de défi au visage, qu'il adorait voir se défaire.

Ses yeux plissés et ses sourcils froncés par la douleur, ses dents qui mordillent sa lèvre inférieure, dans l'espoir d'étouffer les cris; plus rien ne subsistait de son expression faussement innocente. À quatre pattes sur le lit, elle y enfonçait son visage, ne sachant que faire de cette douleur qui l'envahissait à chaque fessée. Elle pouvait sentir sa peau rougeâtre, chaude sous ses mains, qui alternaient entre caresses et violence, parcourant ses fesses tantôt délicatement, comme une chair qu'il adorait, tantôt plein de rage, comme s'il tentait de déchirer sa peau, de détruire son corps, comme s'il la haïssait.

Il finit par la retourner sur le lit; couchée sur le dos, elle émit une légère grimace lorsque ses fesses endolories s'appuyèrent sur le matelas. Alors qu'une des mains du Maître passait sur le corps de la jeune femme, caressant ses hanches, son ventre, ses seins à travers sa robe, l'autre passa sous celle-ci, promena un doigt entre ses lèvres, l'enfonça finalement dans son sexe déjà lubrifié, un deuxième ensuite, la pénétra de cette façon quelques minutes durant. Elle laissa entendre un profond soupir lorsqu'il se retira, ramenant ses doigts trempés sur son clitoris et, à nouveau, la fit gémir sous ses mouvements.

Elle émit un petit cri de douleur lorsqu'il enfonça son sexe dans son cul serré; « doucement, s'il te plaît », elle supplia, mais c'est à peine s'il l'écouta. Le ton moqueur, il répondit : « tu sais quoi

dire, petite pute ». Et elle savait, effectivement, mais elle se plaisait à l'implorer, pour faire comme si, pour l'entendre refuser, la remettre à sa place. Il empoignait son corps, les ongles enfoncés dans la chair, la ramenant violemment contre lui, comme s'il utilisait son corps pour se masturber; et c'est exactement ce qu'elle souhaitait, ce qui la faisait couiner de plaisir. Elle était sa salope à lui, son jouet; un corps à utiliser, qu'elle lui offrait – oublier la douleur d'être humain, d'être femme. Une heure durant, rien d'autre que le Maître n'existait, que la souffrance physique, la jouissance.

Elle était à lui, entièrement, un être humain à sa disposition et pas une once de doute en elle; il allait la prendre en charge, s'occuper d'elle, adorer et détruire son corps et son esprit comme il se doit de le faire. Il l'amenait en des lieux où seule la souffrance régnait, dans l'engourdissement, précisément, *the comfortable numbness*, devenir être de chair et de sensations. Elle aimait cette douleur qui laisse tout immaculé, vierge, comme si la jeune femme n'avait jamais vécu avant que s'abatte sur elle la main de son partenaire et que toute sa vie n'avait été qu'affliction. Oubliés, les responsabilités, les devoirs, les relations complexes avec les camarades et les amis; elle n'était plus étudiante, plus première de classe, elle n'était même plus une femme.

Ses sanglots emplissaient la pièce lorsqu'il retira les *vampire gloves* et se pencha sur elle, couvrant sa tête de baisers. Il passa sa main sur son corps, sur ses fesses, lui faisant sucer chacun de ses doigts tachés de sang, puis l'entoura de ses bras, caressant ses cheveux; une plénitude si complète qu'elle y serait morte sans remords. Il la tint ainsi dans ses bras, longtemps, jusqu'à ce que ses larmes ne soient plus que des traces sur ses joues, jusqu'à ce que sa respiration redevint régulière, calme.

Il masturba son sexe rapidement au-dessus de son visage et y éjacula en émettant de courts grognements de plaisir; le sperme humide se mit à couler tranquillement sur sa joue. Il le porta à ses lèvres et, le regardant dans les yeux, elle suçait son doigt, avala le tout alors que son expression faussement innocente était de retour. « Bonne fille », murmura-t-il, avant de déposer ses lèvres sur son front.

Quelque chose se brisa lorsqu'il sépara son corps du sien et, frêle, elle n'osa pas sortir du lit, prétextant que sa chaleur la tenait accrochée; pourtant, quand la porte de la maison se referma, déjà, les tremblements de ses os produisaient de subtils grincements et la couette lui semblait de glace.

~

La jeune femme se retourna, s'endormit pour se réveiller à nouveau au milieu de l'après-midi. Une vie de sommeil n'aurait pas suffi pour qu'elle se sente en vie. Elle ouvrit son téléphone et tapa rapidement « J'arrive! », espérant que, cette fois-là, l'impression d'être en vie allait perdurer au-delà de l'orgasme, que le vide n'allait pas se creuser aussi rapidement que toutes les autres fois, qu'elle ne se transformerait pas à nouveau en cadavre glacial une fois ses vêtements remis.





CONCOURS LITTÉRAIRE  
DAMASE-POTVIN



# CATÉGORIE PROFESSIONNELLE

## PREMIER PRIX

---

QUATRE FOIS, QUATRE SAISONS

STEVE LAFLAMME

Chaque fois qu'il meurt, Étienne Mendoza se dit que c'est la dernière. Les stries sur le mur de sa cellule sont-elles autant de fois sa vie scarifiée par erreur ? Sont-elles l'inscription des jours à faire ou de ceux qu'il a écoulés ? L'inconvénient de l'éternité, qui a établi son empire dans cette cellule écru empestant l'urine et les remords : passé, présent et futur se confondent pour ne former qu'un même magma intemporel, résolu à rendre fou n'importe quel homme confiné à une sédentarité aussi spartiate que celle de Mendoza.

*Sentence à vie*, a statué une voix il y a un mois, ou un an, ou une vie. Mendoza tient à pleines mains les barreaux de sa geôle comme un guidon qui pourrait réorienter le temps à venir. Mais le temps est stable quand il est éternité. Droit et imperturbable. Le temps est aux heures blanches, aussi blanches que les nuits lorsqu'elles sont peuplées des spectres de ces vies que Mendoza a brisées.

Chaque fois qu'il s'éveille, le détenu voit les quatre saisons de son enfer.

Printemps - Laura, douze ans.

Été - Jade, onze ans.

Automne - Mégane, douze ans.

Hiver - Éléna, dix ans.

Expier, réfléchir, se pardonner, se semoncer, croire en sa rémission. Attendre les bruits de pas dans le corridor, ceux du

gardien. Ou ceux de sa culpabilité, qui lui rend visite dans son incarnation hallucinatoire du moment. Mendoza souhaite que les pas durent une heure, un jour, un mois, pour que le silence ne blanchisse pas à nouveau les heures en les recouvrant de l'absence.

Mais inexorablement réapparaît le néant. Les heures qui s'égrènent comme la lente digestion de sa honte se mesurent à l'aune du temps qu'il faut pour que les mains de Mendoza en viennent à glisser des barreaux et à retourner, vaincues, dans ses poches. Hier - ou était-ce ce matin ? -, ses mains ont tenu le coup pendant toute la durée de la faim qui lui a tarauté l'estomac jusqu'à la ronde du gardien. Moites, elles n'ont laissé sur le métal qu'une buée aussi vaine que les assauts de la colère du prisonnier contre l'éternité qui le tient captif.

Ici, les murs s'usent d'être observés jusqu'à devenir des écrans de plâtre sur lesquels Mendoza contemple les images, sauvegardées par sa mémoire, de ce qui l'a condamné au giron de son éternité personnalisée.

C'est que l'éternité est une bête égoïste. Tentative de strangulation avec ses draps, morsure au poignet jusqu'à se déchiqueter les veines, élans de mouflon enragé tête première dans les murs de plâtre - toujours les géoliers jouent les émissaires de l'égoïste éternité en trouvant Mendoza blessé - mais jamais mort. Le temps qui se dilate ici ne partagera pas sa proie avec la Mort.

*Sentence à vie*, a tranché la propre voix de Mendoza quand il a compris que sa condamnation consistait à revivre en boucles les instants les plus avilissants de ce qu'il est réellement.

\*\*\*

Après chaque atteinte à sa vie, il constate qu'il a failli, encore une fois. Décidément, Mendoza est plus habile criminel que bourreau. Ses retours à la réalité sont ponctués par l'égottement incessant qui nargue le silence, à l'autre extrémité du couloir. Est-ce le sang d'un codétenu venu à bout de l'attente ? Est-ce la bête-éternité qui salive à l'idée d'éroder davantage l'esprit de Mendoza ?

Chaque fois qu'il survit, Mendoza espère la clémence de l'éternité. Il rêve qu'elle lénifie son séjour en ce cachot glauque en le plongeant, sinon dans l'après-vie, au moins dans un coma salvateur.

Cette fois, l'ombre qu'il aperçoit sur le mur, c'est celle de Jade, l'Été des quatre saisons qui ont mené à son enfer. Elle le suit partout où il pose le regard dans son coqueron humide. Il entend ses supplications, ses pleurs, auxquels s'entremêlent les siens. La froideur des barreaux, lorsqu'il les attrape pour défier son endurance à l'immobilité, lui rappelle sa propre froideur devant l'enfant. L'éternité de ce que nous sommes est jalonnée d'instant fugaces. Étienne Mendoza, par exemple, sait qu'il ne sera plus jamais rien d'autre que la somme des méfaits qu'il a commis pour aboutir ici.

C'est pourquoi ce soir il tentera une nouvelle fois d'interrompre son calvaire. La manche de sa chemise, déchirée, chiffonnée puis enfouie dans sa gorge pour l'obstruer, le privera du souffle qui nourrit cette bête-éternité comblée de le garder captif.

Quand les mains de Mendoza se fatiguent de jouer à tenir les barreaux de la prison le plus longtemps possible, elles s'emploient illico à retirer la chemise du prisonnier. À en lacérer une manche...

\*\*\*

Chaque fois qu'il meurt, Étienne Mendoza regrette d'être ce qu'il est : un homme trop fort pour les enfants et trop faible pour soutenir la sentence à vie que lui a infligée le temps qui passe. Quatre instants furtifs ont balisé l'année, quatre saisons qui ont pris la teinte de l'abomination. Quatre raisons d'envoyer Mendoza se morfondre en taule.

En ouvrant les yeux, déçu par la Mort qui le refuse, Étienne Mendoza vomit le tissu de sa chemise et voit un visage flou au plafond. L'asphyxie l'a ravi, le temps de quelques râles, à l'éternité. Les traits se précisent, les yeux se définissent, le sourire s'élargit. C'est Mégane, l'Automne de son parcours criminel. La petite se réjouit que Mendoza ait encore échoué à échapper aux mains de la bête-éternité qui le possède.

Chaque fois qu'il échoue, Étienne Mendoza se dit qu'il ne vaut plus la peine d'essayer de se soustraire à sa sanction. Jusqu'à la prochaine fois.

\*\*\*

L'éternité est une bête protéiforme. Lorsqu'elle en a assez d'occuper le pénitencier, elle attrape Étienne Mendoza et l'entraîne dans son prochain repaire : l'hôpital psychiatrique. Ici le temps est lisse, seuls les cris se substituent au silence. Et les envies de suborner la Mort sont engourdies à renfort de drogues, dont aucune n'alloue hélas à Mendoza le luxe de cesser de contempler son éternité, répandue à l'infini autour de lui.

# CATÉGORIE ADULTE

## PREMIER PRIX

---

RUINER L'ÉTERNITÉ

MICHEL LEMELIN

-« Asti que chu content! »

Tellement qu'il se met à taper sur le volant du truck comme un enfant de six ans qui aurait mangé trop de sucre. Y a même les yeux plein d'eau. Y en est presqu'attendrissant, l'innocent.

-« Toi aussi, t'es contente, hein? »

Si tu savais. J'ai le goût de vomir. De savoir que j'ai ta vermine qui m'suce la vie dans le creux de mon ventre me donne encore plus le goût de t'tuer qu'avant. J'ai juste hâte de finir c't'histoire là pis de passer à l'autre. Est déjà prête en plus. J'ai toute préparé ça dans ton dos, l'big. Y aura pas d'morveux pour perpétuer ton nom d'marde. Oublie ça la mémoire pis l'éternité. Ça sera pas pour toi. Ça devrait être pour personne tant qu'à moi anyway.

-« Ça va, ma tigresse? T'es toujours down? »

Si je suis down? Ça fait huit mois de ma vie que je te suis partout comme une conne pis tu te demandes si j'suis toujours down? Come on! Pis, viarge, chu pas ta tigresse!

-« Certain, mon homme. All in! »

Pis me v'là en train de fesser comme toi su'l'dash pour te montrer comment je suis contente. R'garde mon niaieux comment chu contente! Crisse que j'ai hâte que ça finisse. T'as quand même été facile à prendre, mon poisson. Deux trois messages sur le site de la Légion pis, hop! Tu venais déjà me parler sur Messenger. J'ai juste eu à dire comme toi. À reprendre ta shit nationaliste. Être contre toutes les calices qui veulent

détruire notre culture. Pis lever le poing dans les airs sur FaceTime en disant qu'y faut se défendre si on veut pas disparaître, juste après t'avoir montré mes boules. On a finalement décidé d'aller se bouffer une grosse poutine pis après on est allé fourrer dans un rang de travers pas loin des monts. Dans c't'asti d'vieux Jimmy-là dans lequel on roule à planche. Huit mois que ça dure, asti. Huit mois que je t'haïs pis que j'm'ertiens. Aussi ben dire une éternité.

« On arrive! On va le sortir de chez nous, le crisse de Taliban! »

On vient de dépasser la pancarte. On breake sec. On recule. On arrête. Par le miroir, je te vois fouiller dans le cul du Jimmy. Y a un gros crisse de nuage de poussière jaune au-dessus de la route derrière toi qui vient cochonner les épinettes tout autour. Y a des drôles de petits bruits qui viennent du moteur. Claclaclaclacla! Ça bourdonne dehors, y a plein de taons, ça stridule aussi. Ah! Ah! Ah! Asti! Ça stridule. Si tu m'entendais, tu te demanderais ben comment ça se fait que je sais des mots de même. C'est pas dans tes assemblées de marde que tu vas entendre ça, striduler! Ça pue l'gaz, le trèfle pis le sapin. Bon, t'as retrouvé ton beau p'tit caltron! T'es tu assez fier de me montrer ton beau p'tit slogan, han, l'big? C'est ça, colle le ben comme faut en dessous de la pancarte du cimetièrre. « Chez nous s'est une ville blanche ». J'ai même pas eu le goût de le corriger, quand tu l'as écrit, ton beau p'tit slogan, c'est pour te dire comment je me crisse de ta shit.

On roule jusque dans le fin fond du cimetièrre. Tellement fin fond que ça ressemble plus d'une bleuetière où on aurait planté keque fleurs en plastique pour un ti-cul mort là dans un accident de ski-doo. Faut dire que cette fosse-là, est pas mal plus loin que celles des cathos de l'entrée, celles des dépouilles des Yolande la jalouse, des Paul le travelo pis des Kevin-qui-chauffait-des-grattes-l'hiver. Le monde ont tellement chialé ! Donner des terrains pour les musulmans morts, tsé. Après, ça va être, quoi? La charia, tchekez ben ça! Fait qu'ils l'ont mis loin du monde de souche, le cadavre arabe.

On breake sec encore. On débarque.

« Tu portes mon enfant, t'es mieux de m'laisser l'déterrer tout seul. »

Innocent. Tu pognes la pelle ronde dans l'coffre pis tu te mets à creuser. Bravo champion! T'hésites même pas. Méchant malade. Enweye! Go! On sort le muslim de la terre de nos ancêtres! C'est ça, enweye, continue à pelleter ! Déterre nous ça c'te Mohamed-là!

« Tu devrais me filmer pour qu'on montre ça à Légion. Pis à notre fils! C'est lui qui va sauver l'Québec, j'te l'dis! »

Innocent. Te v'là rendu avec un fils, chose. Pas d'danger que ce soit une fille, non. Anyway, y va pas sauver l'Québec! Y va se faire cureter! J'fais semblant de te filmer avec mon iPhone. On en a rien à crisser de tes pseudos exploits. Lentement mais sûrement, tu t'enfonces dans l'sol de ta patrie. Pis, tout d'un coup, ta pelle frappe un nœud.

« Le v'là l'tabarnak! Pogne ça! »

Grand innocent. Je peux pas croire que tu m'donnes la pelle. Pis v'là que tu te mets à sauter sur le cercueil en planche jusqu'à ce que le couvercle craque. En plus du gaz, du trèfle, pis du sapin, ça pue la charogne à plein nez. C'est dégueulasse. Tu me regardes avec tes grands yeux d'fou furieux pis tu ris. T'as même pas l'temps de comprendre. Ça fait huit mois que j'attends ça et tu m'as jamais vu v'nir. Je serre la pelle ben dur dans mes mains, ta tigresse te rugit un « SURPRISE! » pis à t'en swing un tabarnak de grand coup dans le front. Bang. T'es mort mon asti. Me reste juste à vous renterrer. Ensemble. Toi pis ton ennemi imaginaire. Pour l'éternité. Pas dieu, pas d'ciel, pas d'pleureuses. Juste fucking rien.

Après, j'avorte, je me teins en rousse pis je me trouve un autre poisson. Un autre innocent qui se pense ben bon. Sur le site de la Légion. Ou ben sur celui d'Une famille en Église, c'est une bonne place pour c'te race-là. Les éliminer un à la fois, les crisses. Pis Fuck les racines.



## DEUXIÈME PRIX

---

LAKSHMI

CHANTALE GIRARD

*Namaskaram* Lakshmi! Je ne sais pas si tu m'écoutes. Je vais mourir bientôt et j'ai une demande à te faire : aide-moi à avoir une meilleure vie la prochaine fois...

J'ai été une bonne *Shudra*. Dans cette courte vie, j'ai fait mon devoir de serviteur le mieux possible. J'ai aidé ma mère à nourrir la famille en travaillant fort pour Uncle Reddy pendant 4 ans. J'ai aidé Sana à laver les planchers avec mes pieds comme elle me l'a montré. J'ai ramassé le fumier des buffles quand Namita ne pouvait pas venir alimenter le poêle au gaz de la cuisine. J'ai accompagné Gheeta, la nièce d'Uncle Reddy, à la poste même si elle est plus vieille que moi. Je me suis lavée quand Uncle Reddy me menaçait en riant de me tuer si je ne le faisais pas. Je déteste me laver, sauf quand il me donne de l'eau réchauffée par un élément dans le seau de métal.

Ma mère m'a permis de développer mon *dharma* qui était de prendre soin des autres. C'était ça mon but dans cette vie. Elle m'a appris à faire de mon mieux pour améliorer mon sort, surtout pour plus tard. C'est pour ça que j'ai bien fait mon travail. Je suis en charge de Vishnu et de Gingi. Ils avaient tous deux un an quand je suis arrivée chez Uncle Reddy. Ce sont ses petits-enfants. Je les ai lavés, soignés, amusés. Je leur ai appris à être propres. J'ai été leur petite mère. Gingi ne voit jamais la sienne. Elle habite la grande ville. Elle a dû quitter le village quand elle a refusé d'épouser celui que son père avait choisi pour elle. Elle est partie avec un autre et sa fille est restée ici. J'ai entendu Gheeta en parler avec la mère de Vishnu. Les parents du petit dorment dans la seule chambre de la maison. Son père part tous les jours en bicyclette à moteur pour travailler. Sa mère

n'est pas trop méchante avec moi mais elle s'assure que je fais bien mon rôle.

Tu sais, cette vie n'a pas été si mal. J'ai habité dans une des plus grandes maisons du village. On m'a laissée dormir dans la maison sur le ciment de la grande salle. J'ai mangé deux repas par jour. J'ai écouté des films d'amour avec les autres filles du village qui doivent écaler les arachides pour profiter de la seule télévision des alentours. Je n'ai presque pas été battue, sauf par les enfants quand ils sont en colère. Ou pour s'amuser. J'ai été une bonne *Shudra* et je les ai laissés faire. Et par Uncle Reddy la fois où j'ai alerté tout le village. J'avais cru avoir marché sur un serpent en allant aux latrines une nuit derrière la maison alors que ce n'était que la queue d'un buffle. J'ai été une bonne *Shudra*. Je n'ai pas pleuré en arrivant ici. Ni quand Sana a coupé mes cheveux comme un garçon à mon arrivée à cause des poux.

Ma mère me l'avait promis que je serais mieux ici. Là-bas, nous étions tous entassés dans une hutte au toit de paille et nous ne mangions pas tous les jours. Je m'occupais des petits et j'allais mendier des *rupees*. Mon père travaillait en ville et ne venait pas souvent nous voir. J'ai oublié son visage. Mais je me rappelle la voix de ma mère quand elle chantait parfois. Et son sourire.

J'ai maintenant douze ans et cette vie se termine. Mon pied a beaucoup grossi et s'est infecté. Je vois même des petits vers blancs sortir de la blessure noircie derrière ma cheville. Dernièrement, j'avais de plus en plus de mal à courir pour rattraper les petits. Ce soir, je fais beaucoup de fièvre. Aunty, l'épouse d'Uncle Reddy, est même venue me porter du riz, mais je n'ai rien mangé. Les premiers jours, j'ai travaillé comme d'habitude. Je ne voulais pas déranger. Mais aujourd'hui, je me suis évanouie. Sana m'a fait un lit dans la salle de prière. Je m'y sens bien. Les chandelles à l'huile, l'encens et les images des dieux me réconfortent. Il y en a une de toi, Lakshmi. Mes parents m'ont donné ton nom pour me porter chance. Je te trouve belle. Peut-être que dans une autre vie, je deviendrai une déesse comme toi quand j'aurai atteint le *Moksha*. Je sais que cela sera long. Je ne suis qu'une *Shudra*. Je dois devenir un *brahmane*

avant d'arrêter de revenir sur terre. C'est pour ça que j'ai fait de mon mieux ici.

Le médecin ne viendra pas. Uncle Reddy m'a dit que mon salaire avait déjà été envoyé à ma famille. Et quand je manque le travail comme aujourd'hui, je ne suis pas payée. Ma mère non plus ne viendra pas. Uncle Reddy dit qu'il n'a pas été capable de la rejoindre. Je ne l'ai pas revue depuis qu'elle m'a envoyée ici. Elle m'a écrit une fois et m'a envoyé une petite statuette de laiton d'un dieu. Uncle Reddy m'a dit que c'était Sri Venkateswara. C'est la seule chose que je possède. J'aime caresser son dos lisse avec mon pouce. Ce soir, Gingi est venue me dire qu'elle la prendrait quand je serai morte. Je n'ai rien dit.

Je sens que c'est bientôt la fin. J'ai été une bonne *Shudra*, Lakshmi. J'ai fait mon *dharma*. Je te l'assure. La prochaine fois, je voudrais être belle comme Gheeta. Avoir de beaux grands cheveux qui descendent dans le bas du dos. J'irais à l'école et j'apprendrais même l'hindi comme elle. On me trouverait un mari assez gentil et nous aurions une chambre à nous. J'aurais des enfants. Je serais heureuse.

Je quitte cette vie, mais je pars confiante. J'ai été une bonne servante. Je t'en supplie, aide-moi à avoir une meilleure vie la prochaine fois. Je t'en prie Lakshmi, *Namaskaram!*

## TROISIÈME PRIX

---

LA CHIRURGIE

MÉLYSSA GAGNON

« Vous pouvez aller vous déshabiller. Gardez votre blouse et vos sous-vêtements, lui dit le Dr Khan, d'un ton poli, mais ferme.

- Là-bas? demanda-t-elle, l'air puéril.
- Oui, rétorqua le médecin sans la regarder, sa main sertie de bagues maniant un Montblanc. »

La salle était décorée avec goût, probablement par la femme du docteur dans le dessein d'apaiser les angoisses des clientes. Papier peint imprimé de roses rouges, draperies nouées en boucles au coin de hautes fenêtres victoriennes. C'était sur Harley Street, une artère célèbre située au cœur de Westminster. La rue des médecins, là où se trouve « The London Clinic », le plus prestigieux cabinet de médecine esthétique du Royaume-Uni.

Derrière un bureau en bois massif embossé de reliefs dorés, des diplômes frappés du sceau d'établissements reconnus ornaient les murs : New Delhi, Cambridge, Londres. Chaque document cintré d'un passe-partout noir était monté dans un cadre plaqué or.

Il aurait pu ne pas entendre les pieds de Jane glisser doucement sur la moquette, mais des centaines de pas passés par là avant l'avaient rendu sensible au moindre bruissement. Tandis qu'il gribouillait dans une chemise de carton, il percevait chaque bruit, chaque friction.

« Allez, approchez. Voyons cela d'un peu plus près. Tenez-vous droite et collez les jambes, dit-il, sa tête enturbannée penchée vers le bas.

- Alors, ma chère dame, dites-moi ce qui vous amène ici?
- Mes cuisses.
- Qu'est-ce qu'elles ont vos cuisses?
- Elles sont trop grosses pour le reste de mon corps.
- Vous le pensez?
- Ne voyez-vous pas? J'ai l'air d'une poire. Petite du haut et énorme du bas. Regardez mes cuisses. Elles se touchent! Quand je marche, elles frottent ensemble. C'est disgracieux Docteur!
- Serrez encore un peu, ordonna-t-il, observant un jet de lumière filtrer entre des jambes blanches comme de la porcelaine.
- Ça affecte mon moral, Docteur. Comment voulez-vous que je trouve le bon pantalon ou que je porte la jupe crayon? Et tout ce monde qui me regarde de travers. Je...
- Vous pesez combien déjà? interrompit le chirurgien »

Il froissa les pages du dossier de Jane de ses longs doigts bagués, des sillons perplexes creusés sur un front buriné.

Khan en avait vu d'autres avant elle, insatiables, malheureuses. Femmes d'hommes d'affaires, filles de magnats.

Il avait rempli des centaines de bouteilles d'un gras jaunâtre mélangé à du sang. Mille et une incisions dans des cuisses, des fesses, des mollets et des bras pour y entrer son instrument, qu'il poussait ensuite sous l'épiderme de ses patientes endormies, avant de soustraire les cellules adipeuses qui leur empoisonnaient la vie. D'indésirables bourrelets avaient ainsi été réduits à néant, des graisses sous-cutanées volatilisées, des bouts de tissus non voulus avalés par un aspirateur gourmand. Il avait inséré des implants de toutes les grosseurs dans des corps soumis, redessiné des mamelons pour qu'ils soient plus pointus ou plus ronds, tiré des visages par-derrière, sculpté des mentons, coupé des tabliers de grossesse et implanté de saillantes

pommettes. Il avait lissé, léché et poli, chaque silhouette confiée à lui avec abandon.

Aujourd'hui, le médecin avait beau essayer de comprendre les motivations de cette cliente, la tête baissée comme une bête effarouchée, il n'y arrivait pas.

« Cent-vingt livres, répondit Khan à la question qu'il venait lui-même de formuler.

- Cent-vingt-cinq, mentit-elle.
- Et vous mesurez combien? Cinq pieds cinq, cinq pieds six?
- Docteur, rétorqua-t-elle, esquivant la question. Je vous parais sûrement mince, mais vous savez, avec tous ces vêtements courts et moulants, implora-t-elle, comme une enfant.
- Oui, oui, je comprends, murmura-t-il, comme il l'avait murmuré à d'autres avant elle, cuisses, poitrines et ventres déployés. On pourrait en soutirer un peu ici et un peu là, à l'intérieur et à l'extérieur de la cuisse. Un peu autour des genoux aussi. Ça mettra vos rotules en évidence.
- Ah oui? s'excita Jane. Vous pensez que ce soit possible que je n'aie plus cette culotte de cheval? demanda-t-elle, tandis qu'il tirait un stylo-feutre de la poche intérieure de son veston.
- Rien n'est impossible, Madame, rétorqua laconiquement Khan, en liant d'un long trait pointillé l'entrejambe de Jane à son genou.

Il referma le dossier et le glissa sur son bureau avant de lui tourner le dos.

« Docteur, attendez! Combien de temps ça va prendre? demanda-t-elle.

- L'opération aura lieu dans un mois. Nous enlèverons l'équivalent d'environ un litre de gras. Le lendemain, vous aurez mal. Vos ecchymoses tourneront au mauve,

puis au jaune et vous serez très enflée. Tout devrait disparaître au bout de quelques semaines. Procurez-vous un vêtement de compression. Vous en aurez besoin après l'opération.

- Est-ce que je conserverai des marques?
- À peine quelques petits points sous les fesses et derrière les genoux, comme les pointes d'un crayon. Ils partiront.
- Et les risques, Docteur? demanda-t-elle, les mains placées dans l'entrebâillement de ses cuisses. Elle avait froid et ses orteils se repliaient nerveusement sous ses pieds, cherchant la chaleur dans les poils du tapis. Pour la première fois depuis qu'elle s'était convaincue de la nécessité de passer sous le bistouri, elle imaginait le pire. Et si la chirurgie tournait au vinaigre? Si elle ne se réveillait pas pour se délecter des résultats? Pire encore, si elle se retrouvait affublée d'une difformité. Non, non, non! Il ne fallait pas penser à ça.

Évidemment, son plan n'était connu de personne. C'était mal vu de vouloir être plus belle, de se souhaiter éternelle. Après tout, ne fallait-il pas simplement accepter ce dont la nature nous avait fait grâce, s'aimer, que l'on soit mince ou que l'on soit grasse? Embrasser le reflet du miroir, ravalé chaque envie de vomir ou de le maudire.

- Madame, dit-il, la ramenant sur terre. Allez-vous rhabiller. Mon assistante vous raccompagnera, laissez tomber le Dr Khan en sortant. »

Derrière le paravent, il y avait une glace. Elle regarda l'œuvre de flèches et de croix qu'il avait esquissée sur sa peau au feutre noir. Une carte au trésor sur un parchemin pâle. L'image était lugubre, mais l'exaltation viscérale. Elle aurait des cuisses parfaites juste à temps pour son bal de finissants.

# CATÉGORIE JEUNE ADULTE

## PREMIER PRIX

---

CETTE TRACE SUR LA FENÊTRE N'EST PAS UNE APPARITION  
MARIANE TREMBLAY

Comme j'ai bien dormi cette nuit-là! Il commençait à faire plus chaud et les journées s'amorçaient tôt, alors que le soleil prenait tout son temps pour me réveiller. Rarement m'a-t-on sortie de mon sommeil matinal aussi abruptement, à ce moment où les rêves semblent toujours, étrangement, si réels et interminables. Un bruit qui annonce l'accident. Un bruit qui vous veut du mal. En contre-plongée du lit, la fenêtre m'a semblé vouloir rompre, encore, encore, encore, encore, encore, encore, encore, encore, encore...

Trente minutes plus tard et avec une totale fascination pour le phénomène, impossible de ne pas penser au film *Les Oiseaux* de Hitchcock. Un merle désorienté ou simplement trop lucide en avait contre le verre. Quand l'oiseau voit son reflet dans la fenêtre, c'est que d'une certaine façon, la maison a disparu dans une tout autre réalité. Temps et présence semblent des concepts relatifs.

Étant observatrice de nature, je deviens témoin de l'inaperçu. Je m'abandonne à la contemplation, je m'émerveille et je m'enchanter de ces cas isolés qui se donnent à voir.

Il y a quelques années, j'ai immortalisé en images un obscur phénomène lors d'une promenade dans un parc thématique de Noël où les lumières colorées d'arbres artificiels faisaient scintiller la neige sous opacité de janvier. Pantoise devant un manguier « magique », j'ai par hasard distingué de cette scène le réel point d'intérêt : d'étranges traces d'oiseaux, des ailes de bonne envergure, dessinées très nettement dans la neige et



exacerbées par une illumination saturée. Rares à mes yeux, ces apparitions éphémères me suggéraient la chute d'une mort en plein ciel, beautés tragiques vouées à disparaître avec la prochaine tempête ou encore la fonte des neiges.

Sur la route un autre matin d'été, plutôt pluvieux celui-là, mon pare-brise est banalement mais brutalement entré en collision avec un oiseau kamikaze. Bien que la victime ne pesât que quelques grammes, c'est un fait : j'ai véritablement été impliquée dans un accident mortel ce jour-là. Face à la gravité de la situation, je préfère me refuser à la superstition car le risque d'y voir un mauvais présage m'apparaît trop grand. Cet épisode aviaire n'était pourtant pas banal, il s'avère qu'il me hante toujours. Il fait partie de ces expériences qui vous accompagnent jusqu'à la fin. Le bruit d'impact fait encore vibrer mes tympans, ce même bruit sourd qui vous veut du mal...

Comment la gent ailée, migratrice ou pas, peut-elle être aussi désorientée? Brillant par leur absence, les oiseaux, paraît-il, désertent les villes, leur chant se faisant de plus en plus rare d'écoute.

Depuis l'attaque du merle, les geais bleus ont pris d'assaut mon terrain. Je les entends m'épier, jour et nuit. Je crois distinguer leurs cris stridents qui manifestent leur présence parmi les autres bruits, moteurs et craquements dans la maison. Parfois même, leur manipulation m'amène à confondre le grossier cillement de mon nez avec l'hallucination sonore du cri lointain d'une de ces bêtes bleues dominatrices - mon territoire est le leur. Contrairement à la croyance populaire, les fabuleuses vocalises et chants de ces animaux ailés en sont de survie, de délimitation du territoire et de guerre.

LE mystère.

J'oublie en général que je garde chez moi un cube - un décimètre cube. Je le conserve soigneusement pour je ne sais quelle ambition de pérennité, celle plutôt égotique mais romantique de le léguer à ma future descendance comme un trésor poétique familial. Je rêve qu'ils puissent s'émerveiller, comme moi et comme Hubert Reeves, « de la magie salvatrice de ces clins d'œil stellaires ».

Le prisme renferme un oiseau que j'ai voulu sauver de la mort le 7 août 2012. Il s'était probablement heurté à une fenêtre lorsque je l'ai découvert blessé, inapte au vol, petite tache jaune vulnérable qui avait attiré mon œil dans le vert du gazon. L'abri de fortune que je lui avais fabriqué pour la nuit dans l'espoir de le laisser au matin dans un refuge pour oiseaux n'a pas su le protéger de sa fatalité. Sous l'emprise de Morphée, j'étais bien inconsciente que dans la pièce d'à côté, une vie s'envolait.

De la légèreté de ses os poreux et de ses plumes creuses, je soupesais à peine sa présence au fond de ma main, sentant le vide de son corps bourré d'air. Son absence me troublait au point que je n'ai pas su me libérer de sa minuscule dépouille. Au lieu de le mettre à la terre pour que l'oiseau puisse retourner au céleste, une pulsion euphorique de le garder auprès de moi m'a convaincue d'agir en vitesse avant que la décomposition n'opère. La décision de m'en alourdir l'existence n'était pas une option, c'était une obligation.

Je voulais l'animal parfait de son état, pour l'éternité. Et je l'ai enfoncé sans résistance dans du plâtre liquide qui s'est figé en quelques minutes. Un décimètre cube blanc, parfait. Des années plus tard, le cube est intact; nul ne saura jamais quel scénario a pris place à l'intérieur du contenant sauf en le brisant. Putréfaction, momification, fossilisation - l'ai-je aussi sauvé d'un autre destin que celui de la mort?

Il y a un oiseau dans un cube de plâtre. Y a-t-il vraiment un oiseau dans le cube de plâtre... Comme la vague impression d'une apparition sur une fenêtre, comme la trace désincarnée laissée par l'impact d'un merle que l'on aurait du mal à distinguer du verre, j'en doute. Je suis tout aussi convaincue de sa présence que de son absence, laissé dans un état de superposition quantique, à la fois mort et vivant.

Que me veulent les habitants du ciel, que savent-ils de la demeure éternelle de dix centimètres cube, qu'ont-ils à se manifester à moi par autant d'étranges stratégies? Ils s'adressent à moi au moyen de clins d'œil stellaires, ces phénomènes volatil(e)s.

Encore une. Non, cette trace sur la fenêtre n'est pas une apparition. D'ailleurs, je ne lave plus jamais mes fenêtres.

## DEUXIÈME PRIX

---

SE SABOTER TOUTE ENTIÈRE

BRIGITTE LÉVEILLÉ

Elle n'aurait pas dû venir, c'était des plans pour mal finir, pour brailler en secret derrière un verre de tequila ou deux ou quatre. Il y a trop de monde, trop de bruit, la musique est assourdissante. Elle s'est habillée et déshabillée quatre fois devant le miroir, a mis la robe jaune la robe rouge le collant noir puis le décolleté et l'autre aussi, son débardeur, mais elle aurait dû essayer encore, trouver quelque chose qui ne la fasse pas se sentir totalement inadéquate. C'est une soirée pour finir essoufflée, pour finir toute nue pour finir toute croche. Son verre est vide et sale, mais le tenir entre ses mains la réconforte. Elle s'y accroche, le fond rendu brun à force de bière chaude et de bave. Elle aime cette perte de contrôle, cette perte d'elle-même quand la tequila la bière la fête, le dedans barbouillé, oui, elle aime se saboter toute entière...

Les bras croisés, Michel lui jette des yeux inquiets. Elle déteste lorsqu'il croit savoir mieux qu'elle comment se comporter et avec qui finir la soirée, lorsqu'il s'imagine être la bouée indispensable de son existence. Elle ne sait pas correspondre à cette image sage et figée qui rassurerait tant Michel. Oui, vraiment, c'est une soirée pour vomir en boulette la porte barrée,

pour avoir honte d'exister dans des moments pareils, que les autres n'oublient pas demain, une soirée pour pousser la porte des toilettes en fracas, enfermée pendant qu'on cogne doux et qu'une petite voix demande « ça va? » et ne rien répondre, ne rien répondre. Attendre que sortent ces gens qui voudraient déposer une main sur son épaule. Personne n'en saura rien si elle reste quelques minutes se mettre de l'eau au visage.

Les soirées se mélangent et s'imbriquent pour n'en faire qu'une seule, une sorte de brouillard opaque que percent des lumières colorées. À la fois des bribes de cette soirée et d'autres soirées d'autres amis d'autres fêtes stupides où elle danse à en avoir mal aux os, où elle boit jusqu'à plus soif. Se confondent les gestes amples, dérangeants, l'impression diffuse d'avoir prononcé des mots importants, des mots blessants, « va-t'en Michel », « je m'en fous ». Ne restent que des images d'elle-même riant dans des lieux indistincts, dansant au creux d'une foule, n'importe laquelle, pourvu que les bras et les bières soient multiples. Son corps absent se transporte d'un endroit à l'autre – il doit bien s'être transporté si elle se réveille dans son lit toute habillée, si elle se réveille dans un lit toute nue.

Elle titube, elle titube. C'est le verre de trop et elle le sait, elle a la conviction que ce verre est le verre de trop, celui qui fait faire des niaiseries, des niaiseries solides, celui qui rend Michel inquiet – il aimerait tellement qu'elle le rejoigne chaque soir dans leur lit. Il l'attend, lui, patiemment, toujours surpris si elle rentre sans prévenir. Il l'attend comme un chien attend son

maître : en étant naïvement et stupidement joyeux à son retour, en oubliant tout de ces heures passées seul dans leur appartement si grand qu'il semble vidé.

Elle titube, oui. Dans les toilettes aux murs d'un jaune criard, le miroir lui renvoie son regard perdu. L'eau qu'elle jette sur son visage ne change rien à son rouge à lèvres étalé, à ses cheveux défaits, aux taches sur sa robe. Elle respire longuement, jette un dernier coup d'œil à cette image de fille égarée. Elle sort des toilettes, perce la foule vers le bar, prononce les mots « encore un peu ». Sur la piste de danse s'agitent des bras levés. Il y a les verres vides et la bière, la bière. Les lumières stroboscopiques parcourent son corps, son décolleté, ses yeux mi-clos. Accoudée au bar, il y a quelque chose de sauvage dans son regard, de rude aussi. On tape sur son épaule. C'est Michel. La musique recouvre sa voix, l'oblige à répéter en rapprochant son corps même si rien ne l'y invite.

- Je t'attends à la maison, ok?

Elle répond « à plus tard », il faut toujours répondre « à plus tard ». C'est une réponse laconique, convenue, pas tout à fait un mensonge mais c'est tout comme. Michel n'a que son manteau sous le bras quand il s'avance vers la sortie. Il sait bien qu'il est en train de la perdre. Il se retourne, lui lance un dernier signe de main; elle est déjà ailleurs. La porte de leur appartement restera débarrée comme en attente. La tête basse, Michel se fond dans la foule, son corps parmi les autres corps. La soirée peut continuer à se dérouler, une longue masse informe et sans substance, sans fin.

